

CAHIERS 94  
METANOIA

# 94

revue  
trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction  
Administration  
26740 Marsanne

CCP Ass.  
Métanoïa  
LYON 6564-15 T

Ass. Métanoïa  
Loi de 1901  
Tirage : 06.98  
Impr. du Crestois  
26400 Crest

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*DE LA DISCRIMINATION A L'UNITE* 3

### COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS 7

*LOGION 107* 8

### RECHERCHES

*POONJA - LA MERE DIVINE par Jean COUVRIN* 11

*INTUITION, VOIE DE LA CONNAISSANCE*  
*par Jacques LELONG* 16

*AU PAYS DES SOURIRES par Yves MOATTY* 17

*JESUS ET LES MEDIA (suite)* 29

*LE DHAMMAPADA (suite)* 32

*L'ESPRIT DE VERITE par Christian ROUX* 42

### LA GNOSE AU QUOTIDIEN

*L'INSTRUMENT DE MA REVELATION par*  
*Emile GILLABERT* 43

*RENCONTRE* 44

**POESIES** 49

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOÏA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

■ Cahiers 1975	-----	200 <sup>0</sup> F.
■ Cahiers 1976	-----	200 F.
■ Cahiers 1977	-----	200 F.
■ Cahiers 1978	-----	200 F.
■ Cahiers 1979	-----	200 F.
■ Cahiers 1980	-----	200 F.
■ Cahiers 1981	-----	200 F.
■ Cahiers 1982	-----	200 F.
■ Cahiers 1983	-----	200 F.
■ Cahiers 1984	-----	200 F.
■ Cahiers 1985	-----	200 F.
■ Cahiers 1986	-----	200 F.
■ Cahiers 1987	-----	200 F.
■ Cahiers 1988	-----	200 F.
■ Cahiers 1989	-----	200 F.
■ Cahiers 1990	-----	200 F.
■ Cahiers 1991	-----	200 F.
■ Cahiers 1992	-----	200 F.
■ Cahiers 1993	-----	200 F.
■ Cahiers 1994	-----	200 F.
■ Cahiers 1995	-----	200 F.
■ Cahiers 1996	-----	200 F.
■ Cahiers 1997	-----	200 F.

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou.

# EDITORIAL

*Tant que vous ressentez en vous la dualité,  
vous éprouvez le besoin d'éliminer, mais  
qu'y a-t-il à éliminer ?*

*Tout ce que vous éliminez fait partie de l'irréel,  
donc vous découvrirez un jour qu'il n'y a rien à  
éliminer.*

*Nisargadatta*

## DE LA DISCRIMINATION A L'UNITE

Le logion 47 m'a invité à distinguer et à choisir entre l'Un et le multiple. Plusieurs autres logia m'enjoignent de faire cette même discrimination. Il y a le pêcheur qui choisit le gros et bon poisson tout en rejetant la multitude des petits poissons, le berger qui veut le mouton unique plus que les autres, le marchand sage qui vend le ballot pour acheter la perle unique, le disciple qui, lorsqu'il est désert, est rempli de lumière, mais rempli de ténèbres lorsqu'il est partagé... Par ailleurs, Jésus me demande de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu et de lui donner ce qui lui revient. En revanche, il n'entend pas qu'on fasse de lui un partageur. Il se présente comme l'Un sans second : Je suis la lumière... je suis le Tout. Cependant, tout son enseignement vise à nous permettre de réaliser ce qu'il a lui-même réalisé : Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi je serai lui et ce qui est caché lui sera révélé (log 108). Et le logion 48 comme le logion 106 sont là pour m'encourager à rechercher cette vision unitaire.

D'un côté, invitation au discernement, de l'autre invitation à faire le deux Un ? Comment vais-je répondre à deux sollicitations apparemment contradictoires ? Autrement dit, comment puis-je différencier tout en faisant le deux Un ?

Celui qui, par souci de maintenir la totalité, se refuserait de choisir entre le gros poisson et la multitude de petits poissons se condamnerait à ne pas passer du plan psychique au plan pneumatique où l'Esprit, représenté par le gros poisson, englobe la totalité.

Il est dit que le pêcheur avisé fit son choix sans peine. Tant mieux pour lui. Habituellement, choisir, c'est souffrir de sacrifier quelque chose. Ainsi dans le logion 107, le berger a peiné à la recherche du mouton unique. Il a dû constater que chacun des 99 autres moutons n'était pas celui qu'il cherchait et voulait. N'est-ce pas ce qui se passe le plus souvent ? Les choix qui se présentent sont innombrables, comme les conditionnements dont je suis la victime : Songez donc que je porte en moi un héritage multilinéaire qui a constamment affirmé et hypertrophié le mental personnel, ou, si vous préférez, le psychisme. Religions, philosophies, cultures, histoire, tout a magnifié la

personne. Or la gnose éternelle m'apprend par la bouche des maîtres les plus autorisés que la personne est une pseudo-entité dont je dois me délivrer, que les créatures sont pur néant, que le monde est un cadavre, etc...

Autant dire tout de suite que la situation devient suicidaire pour la personne. Non seulement elle doit abandonner le multiple au profit de l'Un mais elle doit accepter de ne compter pour rien. Alors, parfois, dans un dernier sursaut, elle veut retenir les petits poissons avec le gros, sous le fallacieux prétexte que le multiple, c'est le tout. C'est ainsi qu'elle se fabrique une totalité pour s'y inclure en tant que partie si petite soit-elle.

Cette partie, que les religions, les philosophies et les médias flattent à souhait en la grossissant et en l'enjolivant, il se trouve qu'aujourd'hui la science la réduit à être une particule ou une onde infinitésimale. C'est tout de même mieux que rien, se dit le mental. Et c'est ainsi que le petit poisson, négligeable apparemment, empêche de choisir le gros poisson parce qu'il n'accepte pas de se voir rejeté en tant qu'entité. Se faisant tout petit, après s'être fait démesurément grand - comme une montagne - il se prétend comme tel partie prenante de la totalité.

L'homme dit « spirituel » s'abrite aujourd'hui derrière la science pour se sauver en tant que partie du tout, ne s'apercevant pas que, comme le savant, il recule les frontières de son ignorance. Cette prétention à la totalité est évidemment en contradiction avec ce que nous enseigne la gnose éternelle. Elle est cependant d'autant plus enracinée que les « spiritualistes » infléchissent l'enseignement des vrais maîtres dans le sens de leurs croyances en entretenant l'illusion suivant laquelle plus il y aura de gens libres et responsables plus s'élèvera le niveau humain de la conscience et moins le monde sera menacé par les forces de destruction.

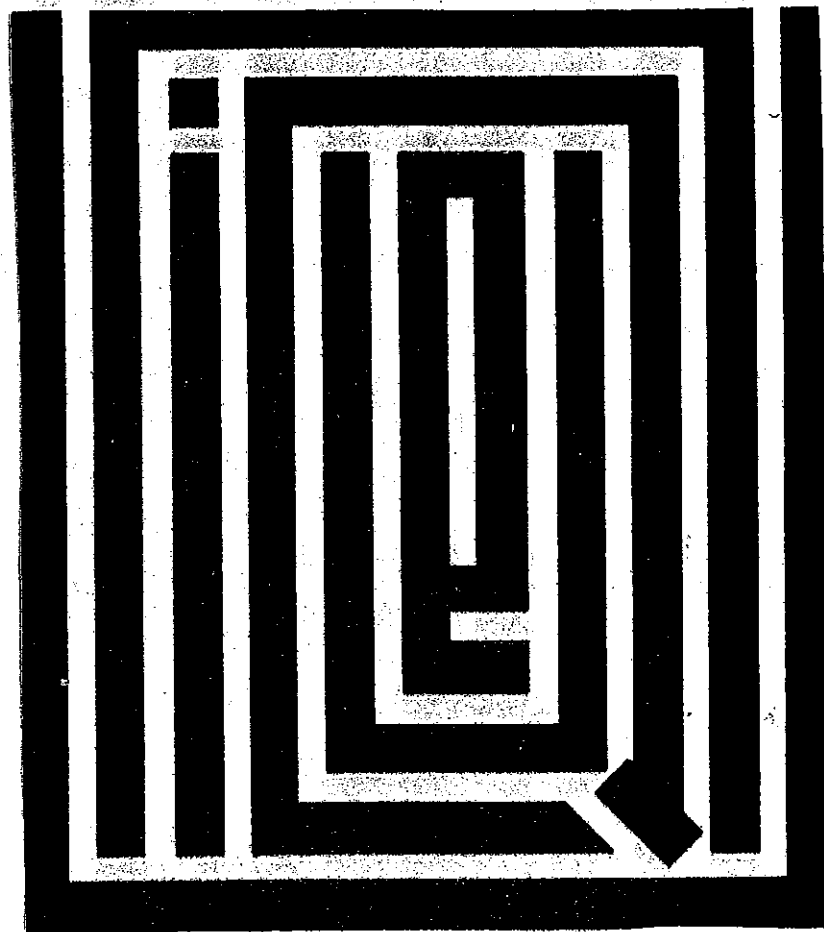
Comment déloger le mental de cette position retranchée et l'amener à un lâcher prise total ? Il est bien évident que le mental de la personne ne peut pas se cerner lui-même ni s'observer en tant que témoin ou spectateur de son spectacle. Tout ce qui se déploie dans la dualité : temps, pensée, conscience, ne peut me permettre de sortir de la dualité. Pas plus que le perçu ne peut percevoir, pas plus que l'oeil ne peut se voir, pas plus que le mental personnel ne peut accéder au mental cosmique, la dualité ne peut parvenir à la non-dualité. Le reflet est sans réalité et je ne peux lui demander de se muer par lui-même en réalité.

Si j'appelle conscience-témoin ce regard de la Réalité sur les fabrications du mental, il apparaît évident que le mental et ses fabrications n'ont aucune réalité intrinsèque à partir du moment où je cesse de me prendre pour ce que je ne suis pas.

Ainsi, dans un premier temps, j'ai cherché à discriminer grâce à la Conscience-témoin entre la Réalité et le corps-mental avec lequel mon ignorance me poussait à m'identifier. Cependant, cette discrimination me maintenait dans une vision dualiste en m'obligeant à un choix incessant entre, d'un côté, la Réalité, et de l'autre, la personne avec ses prétentions : situation provisoire de plus en plus intenable, lorsqu'un jour, j'ai compris

qu'il n'y a rien à abandonner, tout simplement parce que ce à quoi je m'identifiais était proprement illusoire. Ce constat bouleversant et libérateur est celui qu'on ne peut manquer de faire lorsqu'on s'aperçoit que, comme le dit Nisargadatta, la personne est le résultat d'un malentendu. Il constitue le passage de la discrimination à l'unité. C'est la paix retrouvée au moment où ce qui semblait entraver le retour à l'unité originelle se révèle parfois inexistant, paix ineffable qui donne à certaines paroles toute leur tonalité de plénitude : « Autre que Lui n'est pas » ; « Le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous... ». La montagne qui s'éloigne c'est proprement le psychisme et ses rêves délirants ; ils s'effacent devant la liberté retrouvée dans une innocence sans passé et sans projet.

Emile Gillibert



**Le Bouddha est votre mental,  
La Voie ne mène nulle part  
Ne considérez rien d'autre que cela  
Si vous cherchez le nord sur votre carte  
Alors que vous voulez vous rendre au sud,  
Comment donc allez-vous arriver ?**

**Ryokan**



(extrait de « One robe, one bowl »)  
The Zen Poetry of Ryokan  
Weatherhill)

# COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

107

Jésus a dit :

Le Royaume est comparable à un berger  
qui avait cent moutons.

L'un d'entre eux, le plus gros, disparut.

Il laissa les quatre-vingt-dix-neuf,

il chercha l'un

jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé.

Après l'épreuve,

il dit au mouton :

je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !



Dès que le pêcheur avisé découvre dans ses filets le gros et bon poisson, il rejette au fond de la mer le menu fretin pour ne conserver que la belle prise. Dès que le berger scrupuleux s'aperçoit de la disparition du plus gros mouton, il abandonne le troupeau et part à la recherche de l'un. Sa quête n'aura de cesse qu'il ne l'ait enfin retrouvé : *Il laissa les quatre-vingt-dix-neuf, il chercha l'un jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé.*

Où le gros mouton est-il parti ? Nulle part en réalité. Comment l'Un pourrait-il se perdre ? Comment l'Un pourrait-il cesser d'être un seul instant ? S'il a disparu, c'est que le berger a perdu sa trace. L'Un ne se perd pas, il peut par contre s'occulter à ma vue. Si je suis incapable de le reconnaître, c'est que je me suis perdu moi-même.

C'est cet aveuglement qui entraîne la descente de l'homme dans les ténèbres de la manifestation. Parler de quête de l'Un par l'homme, c'est évoquer la longue traversée du désert qui est celle du gnostique exilé ici-bas. Emporté par le tourbillon du monde, il en oublie jusqu'à sa propre origine. Il est ivre et son errance semble sans issue : *Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif, et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur et ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides et en sont même à tenter de repartir vides (log 28).*

Bien que chutant de plus en plus bas du fait de son ivresse, bien que trébuchant parce que sa vision est troublée, il suffit parfois d'un choc, d'un événement fortuit pour que lui revienne brusquement l'écho d'un trésor perdu, d'une lumière indistincte, d'une paix indéfinissable dont il gardera la nostalgie. Et c'est ce signe qui l'invite à remonter la pente. Il peut s'agir d'une lettre comme celle que reçoit le Prince de l'Hymne à la Perle : *Je me souvins que j'étais fils de rois, et que ma liberté languissait après sa nature (Actes de Thomas, 110, 56).* Je croyais chercher l'Un mais c'est l'Un qui me cherchait : *L'idée d'une quête de l'homme par Dieu est d'une splendeur et d'une profondeur insondables. Il y a décadence quand elle est remplacée par l'idée d'une quête de Dieu par l'homme (Simone Weil, Lettre à un religieux, Gallimard, p. 79).*

Pris dans les rets du multiple, le Prince aspire au Royaume dont il se croyait déchu. Pour y accéder, il devra subir toute une série d'épreuves, mener nombre de combats dont la somme constitue une véritable initiation : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie (log 58).*

L'épreuve implique souffrance et l'initiation dépassement de cette souffrance. Il n'y a souffrance que parce qu'il y a peur de l'inconnu et crainte de s'y perdre. L'initiation consiste à surmonter cette peur et à lever le voile qui me dissimule la Réalité. Ce voile n'est rien d'autre qu'un défaut de ma propre vision. Le monde et tel qu'il est mais je le vois à l'envers. Si mon regard se disperse dans la multiplicité, je vois les ombres et non pas la lumière qui les anime, l'extérieur et non pas l'intérieur. Si m'accrochant à cette vision égocentrique, je refuse de changer ma vie, je la perds et perds tout. *Si je lâche prise en effectuant ma « metanoïa », si j'accepte de mourir à moi-même, je reviens enfin en l'Un : Si le grain ne*

*meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera pour la vie éternelle (Jn 12. 24-25).*

A ne regarder que les formes qui changent et se déforment sans cesse, je perds de vue l'Un. Face à l'océan, je peux me laisser aller à admirer les vagues innombrables qui déferlent les unes après les autres. Je peux aussi ne contempler que l'océan dans sa globalité. Face à la multitude, je peux ne voir que la multiplicité de tous les êtres. Je peux par contre ne contempler que l'Un en chacun. A force de chercher, je finis par trouver : *Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve (log 2)*. Qui ne cherche que le multiple, ne trouve rien que le multiple. Qui cherche l'Un, trouve le Tout sans rien perdre d'autre qu'un défaut de vision, une simple maladie : *Quand ils auront rejeté leur vin, alors ils changeront de mentalité (log 28)*.

Saurais-je trouver le trésor même s'il se présente à mes yeux ? Saurais-je m'emparer de la perle même si la vague la dépose à mes pieds ? Seul le spécialiste, le connaisseur, le gnostique est en mesure de reconnaître la valeur de ce qui est occulté aux yeux du monde. Le pêcheur avisé s'empare du gros poisson, le berger embrasse le gros mouton, le prince se saisit du joyau unique :

*Au marché, un diamant était tombé à terre,  
Et c'est là qu'il gisait tout couvert de poussière.  
Bon nombre d'inconscients tout près de lui passèrent,  
Mais seul le connaisseur sut le voir et le prendre ! (Kabir)*

En trouvant l'Un, le gnostique ne connaît que l'Un et oublie tout le reste. Porté par la joie de cet amour extrême, il n'a nullement le sentiment d'avoir abandonné quoi que ce soit pour trouver un seul. Peut-il avoir le moindre regret d'avoir renoncé au monde ? Face à l'Un, rien ne compte. On ne compte pas lorsqu'on aime : *Après l'épreuve, il dit au mouton : je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !*

Le gnostique ne calcule pas : *Suis-je donc un partageur ? (log 72)* En réalité, je n'ai rien abandonné, je n'ai renoncé à rien, je n'ai rien perdu. Le monde et tel qu'il est et je le vois à l'endroit. Les montagnes sont à nouveau des montagnes et les vallées des vallées. Les autres sont toujours là, mais contemplant ce qui unit tous les êtres, je porte sur la multitude le regard même de l'Un. Qui aime l'Un, aime autrui du seul amour réel, celui de l'Absolu. Qui saisit l'Un, saisit le deux et abolit la dualité. Pourquoi donc demander les petites choses, attraper le fretin négligeable, garder les quatre-vingt-dix-neuf petits moutons ? Qui accède au Royaume, ne perd rien puisqu'il obtient tout le reste de surcroît :

*Rien en moi n'est à moi, ô Seigneur,  
Car toute chose T'appartient.  
Que puis-je perdre, en vérité, Seigneur,  
Si je T'offre tout ce qui est à Toi ? (Kabir)*

Yves

Un berger qui a cent moutons est à priori un homme riche ! Sa richesse est probablement multiforme, car cent moutons représentent une grande variété de biens et de bienfaits. Cela peut aller d'un physique avenant, expression d'une bonne constitution, à un esprit brillant et admiré comme tel en passant par tous les biens mobiliers et immobiliers d'une fortune bien établie.

Tout va donc très bien pour notre berger lorsque soudain l'un de ses moutons disparaît... Dans un troupeau de cette importance, on peut penser que c'est chose courante. Pourtant ici la disparition s'avère suffisamment grave pour que le berger abandonne tout et tous pour se mettre en quête du disparu dont il ne nous dévoile pas l'identité !

Là est pourtant la question, pour quel membre du troupeau, autrement dit pour quelle part de sa fortune, le berger peut-il se mettre dans un tel état et dire « après l'épreuve », c'est-à-dire après les retrouvailles :

*Je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !*

Qui trouve la réponse à cette question connaît le secret de la gnose éternelle, et il semble bien que le berger soit de ceux-là et dise comme eux :

*Celui qui connaît le Tout,  
s'il est privé de lui-même,  
est privé du Tout. (log 67)*

André



Avant de prendre résolument le chemin du retour marqué par l'épreuve, je ne savais pas lequel des moutons de mon troupeau était le plus gros. J'étais l'un ou l'autre au gré de mes passions et identifications. Tant et si bien que cela occupait mon mental au détriment de l'esprit d'enfance qui finit par ne plus trouver à être. Tant et si bien que cette séparation devint insupportable. L'air était devenu irrespirable. C'est par défaut et dans l'épreuve que je découvris quel était le premier de mes biens, par l'insupportable fait que j'en étais privé. Auparavant j'étais un dieu caché dans l'inconnaissance et l'enfance.

La privation par envahissement, inévitable et programmée, m'a mis en quête du Royaume, avec l'outil de la pleine conscience. En conscience, je me découvre lumière. La manifestation prend alors sa juste place dans la fluidité. Je reconnais le « je suis », et je me reconnais comme source. Dans ces conditions, qu'est-ce qui pourrait être à même de faire vaciller mon exclusive préférence ? Chaque jour, je mets, remets ou maintiens toute chose dans l'ordre cosmique véritable en ne faisant qu'une chose : « Je » choisis le Vivant.

Christian

Les épreuves que je rencontre sur le chemin de l'éveil m'invitent au discernement. J'ai pu constater que la vérité du psychique n'était pas celle du gnostique. Pour le psychique  $1 + 1 = 2$  ; pour le gnostique  $1 + 1 = 1$ . La logique du premier est en déroute devant cette équation celle du second se porte bien. Pourquoi celui-ci laisse-t-il les 99 moutons pour se consacrer à l'unique ? Ici le discernement du psychique ne joue pas comme celui du gnostique ; il préfère tenir ce qu'il a plutôt que de courir après ce qu'il ne pourra peut-être retrouver.

Le gnostique sait que s'il tient l'Unique, il a le Tout. Il comprend que l'Un englobe le multiple. Ce choix, il ne l'a pas fait à la légère : il s'est soumis à l'épreuve avant de pouvoir dire : Je te veux ... Désormais on ne trouvera plus trace là où il a souffert car il a trouvé la Vie (log 58). Il est comme le pêcheur avisé qui choisit le gros et bon poisson (log 8). Après le choix, leur joie est identique ; cependant il s'est fait dans des circonstances différentes : le pêcheur a lâché tout, tout de suite, à la vue du gros et bon poisson ; ce fut le déclic de son illumination. Le berger lui a souffert pour découvrir l'Un et il l'apprécie parce qu'il a peiné. Seul compte finalement le trésor qui se révèle.

Emile



La perle unique (log 76), le gros poisson, le gros mouton : toutes ces images sont des métaphores pour désigner l'Unicité, le Royaume, l'Unique, l'Indivisible et... l'Indicible !

Ce logion décrit l'éveil à la connaissance du soi, le berger délaisse quatre-vingt-dix-neuf moutons, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf possibilités pour ne retenir qu'une seule : il fait le vide tout comme la femme qui rentre à la maison avec une cruche brisée et donc vide (log 97).

Le logion veut dire que le « Royaume » peut être caché par des soucis et préoccupations quotidiens, extérieurs à lui, qui semblent le faire disparaître, mais en fait ces occupations sont des occultations comme il est dit au logion 83 :

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.*

C'est pourquoi, après avoir fait le vide - *il laissa les quatre-vingt-dix-neuf* - le berger dit au mouton retrouvé : *Je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !* Car il se rend compte que ce mouton n'a jamais été absent, qu'il est le seul et unique mouton, les quatre-vingt-dix-neuf délaissés ne sont que des images, des mirages, mais des mirages utiles parce qu'ils servent à cacher l'Unique dans la multitude : c'est pourquoi le berger éveillé lui dit : *Je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf !* Il ne rejette pas les autres moutons car ils sont indispensables à la révélation de mon identité véritable :

*Je m'émerveille de ceci :  
comment cette grande richesse  
a habité cette pauvreté. (log 29)*

Maria

# RECHERCHES

**H.W.L. POONJA**  
**Seule la Vérité Est**  
**Et vous êtes Cela**

Vous êtes la Conscience ultime et immuable  
à l'intérieur de laquelle toutes les activités se produisent  
Refuser de l'admettre, c'est souffrir. Le savoir c'est être Libre.  
Ceci n'est pas difficile à réaliser  
parce qu'il s'agit de votre Véritable Nature.  
Demandez-vous simplement « Qui suis-je ? » et restez attentif,  
sans faire d'effort et sans activer la moindre pensée.  
Regardez au-dedans, approchez-vous avec une immense dévotion,  
et demeurez en tant que Cœur.  
Si vous êtes vigilant, vous verrez que rien ne peut surgir.  
Par cette astuce, vous saurez comment garder l'esprit tranquille  
et comment gagner la Liberté. Ceci ne prend pas de temps  
car la Liberté est toujours Ici.  
Il suffit de veiller, de faire bonne garde : d'où émerge le mental ?  
D'où vient la pensée ? Quelle est la source de cette pensée ?  
Alors vous verrez que vous avez toujours été Libre  
et que tout n'a été qu'un rêve\*.

- Ce texte de présentation figure sur la couverture de «The Truth Is » (Seule la Vérité Est).

## LA MERE DIVINE

*Quelle est la meilleure manière de témoigner sa dévotion envers la Mère Divine ?*

Pour honorer au mieux la Mère Divine, soyez son Divin Enfant.

*Au cours de ce siècle de nombreux gourous ont choisi des femmes pour leur succéder. Que signifie cette tendance ?*

Les hommes ont dominé pendant des siècles, mais maintenant ils doivent payer le prix des souffrances inouïes et de la répression qu'ils ont fait endurer aux femmes.

Pour ce qui est des successeurs féminins, je ne tombe pas dans cette catégorie et mon Maître non plus. En fait, il n'y a jamais eu de femmes dans ce lignage, qui remonte à Guadipada Acharya, le maître de Adi Shankaracharya. Bien que de nombreuses femmes aient atteint l'illumination, personne dans cette lignée n'a laissé la succession à une femme ?

*Avons-nous à la fois des énergies masculine et féminine ?*

Oui, Shiva lui-même en tant que Ardhanareshwara, est moitié femme et moitié homme. Quand vous montrez de la compassion envers les autres, c'est une manifestation de l'énergie féminine. Si vous vous sentez enclin à protéger quelque chose ou quelqu'un, c'est l'énergie masculine qui agit. En réalité les deux proviennent de la même source, elles ne sont pas différentes.

*Un homme peut-il incarner la Mère Divine ?*

Oui, bien sûr. La Mère Divine n'est ni homme, ni femme.

*En parlant de « Mère Terre », pourquoi se réfère-t-on à la terre ?*

La terre est la Mère, car sans elle il n'y a de naissance pour personne. Parce qu'elle est la Mère, elle doit être vénérée. Quand vous prenez la position assise pour vous recueillir, vous êtes assis sur sa poitrine. Si bien qu'il importe de la saluer avec respect, quelles que soient vos activités du moment. Le matin, au moment du réveil, saluez-la. Tout vient d'elle et retourne vers elle. Elle est la Mère.

*Quelle forme de la Mère Divine préférez-vous ? Et cette forme, pourriez-vous l'évoquer à notre intention d'une manière ou d'une autre ?*

Dès le début ma Mère a été la Mère Gange. Elle n'est pas seulement un fleuve, elle est la Mère. C'est par compassion qu'elle coule et irrigue cette région. J'ai parcouru ses rives de la Baie du Bengale jusqu'à Uttarkashi, de 1910 jusqu'à présent. Ma famille se rendait chaque année à Haridwar. Je vous raconterai une histoire de Ganga Ma, Mère Gange, qui s'est passée à Prayag, lorsque j'assistais à la Grande Kumbha Mela, celle qui est célébrée tous les 144 ans avec une solennité exceptionnelle.

Cette Mela réunit des fidèles appartenant à des traditions nombreuses et variées. Chaque groupe anime un centre qui diffuse sa propagande 24 heures sur 24. Un jour la foule était vraiment trop dense à mon goût et je suis parti me promener, en suivant le chemin qui descend jusqu'au lieu où la Yamuna, la Saraswati et le Gange se rejoignent pour couler d'un seul flot vers la Baie du Bengale. Je me trouvais cinq kilomètres plus loin, quand une jeune fille courut vers moi et tomba à mes pieds. J'ai regardé aux alentours sans voir aucun membre de sa famille, ce qui est fort étrange car une jeune femme indienne ne sort jamais seule.

Je lui ai demandé : « Où sont vos parents ? »

« Je n'en ai pas » a-t-elle répondu. « Je suis seule ».

Et je l'interroge encore : « Que faites-vous ici ? Pourquoi ne retournez-vous pas à Prayag, pour suivre la Kumbha Mela ? »

« Oui, je sais » me dit-elle. « Les gens se pressent là-bas en grand nombre, ils vont tous prendre un bain au confluent des trois Fleuves Sacrés pour se laver de leurs fautes. Tout le monde s'y purifie. Mais qu'est ce que je peux faire de leurs péchés ? J'ai fait le voeu de débarrasser les gens du fardeau de leurs péchés, et je le fais. Ensuite je dois m'en libérer moi-même en les déposant aux pieds d'un Saint véritable. Pendant sept jours j'ai parcouru la Mela, j'ai cherché en vain. Mais maintenant je suis heureuse de vous avoir rencontré : vous êtes la seule personne qui puisse me débarrasser de mes péchés. Je suis Ganga, le Gange ! »

Alors j'ai regardé ses beaux yeux et j'ai su qu'ils n'étaient pas humains. J'ai remarqué aussi que son corps était transparent, que je pouvais voir au travers ! Elle s'est levée, elle s'est dirigée

vers le fleuve et lentement j'ai vu sa silhouette se fondre dans l'eau. Je suis resté là pendant des heures, me demandant ce qui s'était passé et me réjouissant d'avoir pu, par une grâce inouïe, la voir sous sa forme véritable. Elle avait toujours vécu dans les cieux, jusqu'au moment où, émue par les prières de Bhagirath et prise de compassion, elle était descendue sur terre. Maintenant elle bénit tous ceux qui la voient, la goûtent ou la touchent. Voilà l'expérience de ma Mère.

J'aime aussi Sarada Devi. Sara signifie essence : « Je suis l'essence de la forme et du sans-forme. Je suis l'essence de tout ». Sarada est l'intelligence et il vous faut la Grâce de Sarada pour comprendre mes paroles. Vous avez besoin de sa grâce pour comprendre que vous êtes déjà réalisé et que vous n'avez rien à faire. Si vous avez un doute quelconque, alors cette déesse Sarada ne vous accorde pas sa grâce. Lorsque l'Enseignant s'exprime, vous devez adhérer à sa parole : « Oui, c'est vrai ». Et ne pas vous contenter de répéter comme un perroquet : « Papaji a dit de rester tranquille ». Vous devez saisir l'essence de ce que je communique.

*Comment la Grâce de la Mère peut-elle nous aider à réaliser le Soi ?*

J'aime aussi Sarada Devi. Sara signifie essence: "Je suis l'essence de la forme et du sans-forme. Je suis l'essence de tout." Sarada est l'intelligence et il vous faut la Grâce de Sarada pour comprendre mes paroles. Vous avez besoin de sa grâce pour comprendre que vous êtes déjà réalisé et que vous n'avez rien à faire. Si vous avez un doute quelconque, alors cette déesse Sarada ne vous accorde pas sa grâce. Lorsque l'Enseignant s'exprime, vous devez adhérer à sa parole: "Oui, c'est vrai." Et ne pas vous contenter de répéter comme un perroquet: "Papa a dit de rester tranquille". Vous devez saisir l'essence de ce que je communique.

*Comment la Grâce de la Mère peut-elle nous aider à réaliser le Soi?*

Vous avez besoin de la Grâce de la Mère ou du Maître pour réaliser le Soi. Le désir intense d'être Libre vient du dedans, pas du dehors. Ce Dedans est la Mère. Par compassion elle vous donne ce désir.

Au Satsang tout le monde reçoit la bénédiction de la Mère.

Votre présence ici est à porter au crédit de la Mère,  
de votre propre mère humaine.

Ce n'est pas la mère du voisin qui vous a envoyé ici.

Mais votre mère l'a fait

et elle vous a donné la forme sous laquelle vous vous présentez ici.

Il n'y a pas de différence entre la Terre Mère,

votre propre Mère et la Mère Divine.

Elles sont identiques<sup>1</sup>.

*Y a-t-il des lieux que Je devrais visiter en Inde et qui sont dédiés à la Mère?*

Oui, allez à Ramanashram où l'on vénère les Pieds de Ramana. Et faites le tour de la Montagne Sacrée Arunachalâ<sup>2</sup>. Vous pouvez aussi vous rendre au bord du Gange à Hardwar ou à Prayag, où une petite Kumbha Mela aura lieu bientôt.

Puisque vous me demandez un nouveau nom, je vous donnerai celui de l'épouse de Dieu: Tulsi. Vous serez honorée sous la forme d'une plante Sacrée que chaque hindou vénère. Mangez une feuille de Tulsi chaque jour, cela vous rendra pure et Sainte. Souvenez-vous de la Mère Divine à tout moment, dès le réveil. Prosternez-vous devant elle et répétez son nom. Faites-le vraiment, il

ne suffit pas d'y penser. Dédiez-lui votre vie comme elle a dédié la sienne. Quiconque répète son nom, comme Tulsidas le faisait, est béni. Sans cela vous ne sortirez pas de la souffrance.

\* \* \*

*Je connais votre attachement fidèle à Bouddha et Krishna. Mais j'ai remarqué qu'il y a à Lucknow un grand nombre de sanctuaires consacrés à la déesse Durga. Pourriez-vous parler de Durga ?*

Ce qui détruit l'ignorance est appelé Durga.

Cette shakti, cette énergie intérieure, par laquelle vous connaissez Bouddha, Krishna ou Durga EST Durga.

Vous avez dû voir dans les temples et les oratoires que Durga chevauche un tigre et que sa main brandit un serpent. Cette énergie ou puissance est appelée Durga. Sans Durga vous ne pourrez rien comprendre, et en premier lieu vous devez apprivoiser et aimer votre propre Énergie. Alors vous comprendrez ce que vous faites. Si vous n'aimez pas votre énergie vous prendrez la mauvaise route<sup>3</sup>. La plupart des gens ne savent même pas sur quel chemin ils doivent s'engager, et vous le saurez seulement quand votre énergie et vos aspirations seront pures et sans fautes. Pour cette raison je vous conseille d'abord de prier la Déesse Durga dans votre for intérieur, afin qu'elle vous conduise vers une bonne route.

*Comment puis-je devenir Durga et chevaucher le tigre, au lieu d'être chevauché par lui ?*

Le tigre qu'elle chevauche symbolise le mental. Quand vous pensez : « Je ne suis pas Durga », alors c'est le tigre qui vous monte. Si vous observez que « le mental est mon tigre », alors vous êtes Durga. La plupart des gens deviennent une monture pour le tigre, tandis que vous chevauchez le tigre. Voilà ce que j'appelle Durga. Elle tient en main une épée pour couper toute pensée qui se lève. Elle a aussi une guirlande de crânes qu'elle porte autour du cou. Ces crânes représentent de vieilles pensées, des gens qui sont morts. Presque tous les humains entretiennent leurs vieilles images mentales, mais vous par contre vous utilisez ces pensées mortes pour en faire une guirlande. Oubliez-les ! Ces morts sont des pensées qui vous ont troublé. Et n'allez pas imaginer que la dernière pensée qui vient se nouer autour de votre cou soit autre chose qu'une pensée morte. Cette épée est à double tranchant et vous permet aussi de trancher les pensées qui attaquent par derrière. Ayez cette force-là et personne ne pourra vous troubler. Voilà comment vous pouvez devenir Durga. Chevauchez le tigre, tenez en main l'épée et le trident, et ayez simplement en vue : « je suis Durga ».

Les gens sombrent dans la confusion uniquement parce qu'ils ne se servent pas de la force de leur mental<sup>3</sup>. Vous devez utiliser votre intellect pour connaître ce qui ne va pas vous aider mais créer des problèmes. Servez-vous de votre intellect pour prévoir les résultats des choses. Mais les gens n'utilisent pas l'intellect et se perdent, égarés par l'instinct de leur mental.

Ceci est la seule manière de sauver votre Soi, d'ÊTRE LIBRE et d'aider les autres aussi.

1. Pourquoi est-il question ici de l'ashram de Ramana Maharshi ? Parce que le Gourou est une Mère.

2. Le texte dit : ... first you have to please your own Energy... If you don't please ... Il s'agit littéralement de faire plaisir à son énergie, de la contenter, mais la traduction « apprivoiser et aimer » me semble plus sûre ; Ailleurs, au visiteur qui parle de la force de l'ego, Poonjaji répond : « Il faut le dompter avec amour. Si vous domptez (l'ego) avec amour, il ne vous donnera pas de soucis. » (ibid, p. 106).

3. Citations complémentaires \*\*\* La discrimination :

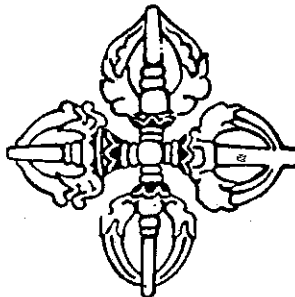
« Vivek est la discrimination entre la Paix et la souffrance. (...) Pour vivre dans la Sagesse, il importe de faire une discrimination entre le vrai et le faux, entre la joi et la souffrance, pour rejeter ce que vous n'êtes pas. (...) »



*l'ego qui veut (La Liberté). Désirez la Liberté, pas pour demain mais pour aujourd'hui, pas pour aujourd'hui mais MAINTENANT... Vous dites que votre ego est fort, et bien voici un désir taillé à sa mesure : Je veux être Libre !» Cette force de l'ego vous aidera. Ceci est aussi de l'ego. Vouloir quelque chose relève de l'ego ; utilisez donc la force de votre ego dans votre désir de Liberté - de Liberté uniquement, car il ne faut pas entretenir d'autres désirs en même temps». (ibid p. 106)*

traduit par Jean COUVRIN

\*H.W.L. Poonja -The Truth is -, copyright © 1995 by yudhishtara, USA  
(Second Indian Edition 1997, p. 272. 275).



## Intuition, Voie de la Connaissance

*Nous faisons nos chemins  
comme le feu ses étincelles.  
René CHAR*

L'intuition est hors la loi !

N'obéissant pas plus à la preuve expérimentale qu'à l'aveugle conviction appuyée sur le dogme, elle va selon le chemin qu'elle se trace librement entre les apparences.

Un chemin aussi sûr de lui-même que le fauve de sa proie encore invisible, ou le migrateur du terme lointain de son vol.

Témoignant sans recherche, pour quiconque laisse monter en soi cette sève, d'une réalité qui ne se mesure ni ne s'altère, elle n'a aucune vérité à percer parmi d'autres ; elle se manifeste comme bleussent doucement les champs de lavandes à la naissance de l'été !

Elle qui donne au pas de danse, au mot, à la couleur, à la note, sa juste place dans la trame de l'œuvre ; de la même façon que le pied trouve son accord avec la terre, la main avec la courbe du corps aimé, la voix avec le chant, le regard avec le regard.

Totalement consubstantielle à la Connaissance, elle est philtre de vie à la force duquel se livrer sans crainte dès lors que sans résistance à l'ordre essentiel des choses.

Cette intuition qui confère à l'immédiat sa tranquille évidence !

Jacques LELONG

## AU PAYS DES SOURIRES

Qu'évoque de nos jours l'image de la Thaïlande ? Quelque publicité pour les célèbres massages coquins... ? Quelque article sur la prostitution généralisée ... ? Tout cela certes, avec en prime quelque grimace pleine de sous-entendus amusés... Que valent ces clichés pour touristes pressés en mal d'exotisme à bon marché et de plaisirs faciles ? Vraiment peu de chose dès lors que l'on se penche sur le véritable visage de ce beau pays sur lequel veille depuis des siècles le fin sourire d'or du Bouddha. La Thaïlande n'a-t-elle pas été surnommée « le Pays des sourires » ? Tous ceux qui ont eu la chance de s'y rendre ont été charmés par l'accueil et la gentillesse de cette population qui semble avoir cultivé l'art de vivre heureux.

C'est cette grâce qu'a toujours évoqué pour moi la Thaïlande. D'une conférence de la série « Connaissance du monde », à l'époque où tel un *enfant amoureux de cartes et d'estampes* je rêvais de voyages que je ne pouvais accomplir, je conserve à peine la vision de temples dorés rutilant au soleil, d'immenses marchés flottants ou des inondations de Bangkok. Ce qui s'est par contre profondément gravé dans mon souvenir, c'est l'humble et gracieux salut que nous fit, en guise d'adieu, le présentateur, les deux mains jointes au niveau des yeux et la tête inclinée vers l'avant. Toute l'âme de la Thaïlande semblait résumer dans ce simple geste : le « wai ».

Le sourire des thaïs est leur meilleur atout. On raconte qu'un groupe de touristes américains se plaignait un jour avec force du bruit, de la pollution et des embouteillages monstres de la capitale. *Mais pourquoi dans ces conditions revenez-vous tous les ans ?* leur demanda-t-on. *Parce que les thaïs ont toujours le sourire aux lèvres,* répondirent-ils.

Cette anecdote me rappelle une conversation que j'avais eue autrefois avec un ami d'origine hindoue, professeur de philosophie orientale. Citant notamment le cas de la Thaïlande, il estimait que la douceur de vivre et le sourire lumineux de ces populations étaient sans doute la meilleure preuve de l'implantation et de la réussite du bouddhisme en ces lieux. Lui-même rapportait comment en quête d'Absolu, il s'était rendu en Inde et y avait rencontré un délivré-vivant, un « jivan-mukta ». Il lui demanda comment atteindre l'illumination. Celui-ci, loin de lui donner un mantra ou une quelconque initiation formelle, ne lui conseilla qu'une seule et unique pratique. Elle consistait à apprendre le plus simplement du monde à garder le sourire en toutes circonstances. Sourire toujours, même si pour cela, il lui fallait s'exercer en faisant des grimaces devant un miroir.

Selon un poème vietnamien du XIII<sup>ème</sup> siècle, *un éclat de rire dissipe cent mille doutes*. Le rire n'est-il pas le propre de l'éveillé ? Si l'on en croit les légendes relatives à la vie des Sept Sages de la Forêt de bambous, ceux-ci lorsqu'ils atteignaient l'Inexprimable cessaient de parler et se comprenaient silencieusement les uns les autres par un simple sourire.

J'ai toujours été fasciné par le sourire du Bouddha, des grossières représentations trônant dans les commerces chinois aux délicates sculptures de l'art khmer exposées au Musée Guimet. Bouddha signifie « l'Eveillé », celui qui a trouvé la Vie, celui qui resplendit de sa propre Joie, de sa lumière intérieure : *Il est apparu, celui qui éclaire le monde, le protecteur du monde qui produit la lumière* (Lalitavistara, XXIII, 1). Jésus certes l'avait tout autant trouvée. Nul besoin de prier ou de jeûner pour celui qui est dans la chambre nuptiale, dit-il dans l'Evangile selon Thomas : *Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux et illumine le*

*monde entier (log 24)*. Mais des siècles de dolorisme ont totalement renversé cette perspective. J'ai trop été traumatisé par la vision de ce corps sanglant agonisant sur une croix pour ne pas avoir été impressionné a contrario par le calme olympien émanant du visage du Bouddha en pleine méditation. On ne trouve guère d'équivalent de cette sérénité dans l'art chrétien, à part peut-être celui qu'enfant j'admirais tant aux pieds de la cathédrale de Reims : l'Ange au sourire... précisément.

Les thaïs savent garder le sourire. J'ai pu le constater tout au long de mon séjour. Alors que tout le pays était en proie aux affres d'une sévère crise économique, rien n'en transparaissait dans l'attitude de la population. La vie menait son cours normal. Marchés et magasins semblaient tout aussi animés, la circulation tout aussi trépidante que lors de ma première venue, deux ans auparavant. Il fallait parcourir les journaux pour y découvrir l'annonce de faillites d'entreprises, de la brusque montée du chômage ou de la chute vertigineuse du « bath », la monnaie locale.

Y voir l'héritage de siècles de bouddhisme peut de prime abord sembler paradoxal si l'on se souvient que tout l'enseignement du Bouddha repose sur le constat de l'universalité de la douleur. Mais le Bouddha ne dit-il pas lui-même : *En parfaite joie nous vivons, sains parmi les malades* (Dhammapada, 198) ? Et lorsque l'on voit les thaïs continuer à sourire en toutes sortes de situations qui pour les « farangs », les étrangers que nous sommes, sembleraient tout à fait inadéquates, il faut admettre qu'une telle attitude puisse répondre à de multiples fonctions. Mieux qu'une philosophie, c'est un art de vivre.

Un simple sourire suffit parfois à détendre une situation explosive. Dans l'optique du bouddhisme, le sourire est synonyme de non-violence. Il implique deux notions fondamentales : celle de « kreng-pai » (la déférence, la considération, le respect) et celle de « jaï-yen » (la paix du cœur).

Toute l'harmonie des relations sociales serait détruite, s'il n'y avait le sourire thaï. Le sourire permet de ne pas donner prise à l'agressivité réelle ou supposée d'autrui et de ne pas se laisser soi-même emporter par cette même agressivité. *La haine n'apaise jamais la haine, seul l'amour apaise la haine*, dit le Bouddha : *Ceci est une loi éternelle* (Dhammapada, 5). Le sourire appelle en effet le sourire de l'autre. Peut-on imaginer expérience plus facile à faire ? Le sourire est la plus simple façon de faire face aux situations les plus inattendues. Il permet d'embellir la vie quotidienne et de la rendre plus joyeuse. C'est pourquoi les thaïs le prennent très au sérieux et sourient toujours avec spontanéité. En définitive, rien de plus contagieux qu'un sourire. Imaginons un monde où tout le monde sourirait. Ne serait-ce pas le Paradis du Bouddha ? L'éveillé ne participe-t-il pas à la vie de tous les êtres ? Et si la douleur de chacun est la sienne, sa Joie absorbe la leur.

*Quand à l'âme de tous ton âme est réunie  
Si bien que leur douleur est la propre douleur,  
Alors tu fais ta vie immortelle, infinie,  
Et fais large ta joie en y mêlant la leur.*

(Jean Lahor, Vers dorés)

On raconte qu'un jour un prêtre brahmane s'assit en face du Bouddha et se mit à l'insulter. Au lieu de se mettre en colère, le Bouddha attendit calmement qu'il en eut terminé. Il

lui demanda alors : *Est-ce tout ? Oui* , répondit le brahmane, quelque peu surpris, *j'en ai fini. Alors, tes insultes, tu peux repartir avec !* ajouta le Bouddha en souriant. Si aux insultes d'autrui vous opposez votre sourire, elles ne pourront pas vous atteindre : *Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute, et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !* (log 68)

Seul celui qui sait sourire connaît le vrai bonheur. Dans un article du « Bangkok Post », daté du 14 janvier 1998, le professeur Prawase Wasi écrit : *Nous, les Thaïs, sommes un peuple heureux. On nous appelle le Pays des sourires. Les peuples qui sont heureux ont tendance à vouloir rendre les autres heureux ce qui, en retour, les rend encore plus heureux. Le bonheur dépend de notre façon de voir le monde et de notre attitude dans la vie. L'argent seul ne fait pas le bonheur.*

Toute la philosophie des thaïs est condensée dans des expressions comme « maï pen raï » (« cela m'est égal », « tout cela est sans importance ») ou encore : « sanouk » (« faire plaisir, se faire plaisir »). « Sanouk » c'est tout ce qui participe à la joie de vivre, qu'il s'agisse des plaisanteries ou d'un repas. C'est aussi le sourire qui permet de se sortir d'une situation délicate, d'éviter une discussion inutile. Celui qui veut à tout prix discuter et toujours avoir raison perd son temps et celui d'autrui : il reste à jamais prisonnier de son mental. Il ne faudrait pas en tirer des conclusions hâtives et ne voir là que de l'insouciance ou du fatalisme, voire de l'inconséquence, de l'indolence ou de la paresse. C'est toute l'influence de l'enseignement du Bouddha que l'on retrouve là encore. Apprenez à être détachés, acceptez la vie telle qu'elle se présente. Ne cherchez pas à forcer le cours des événements. Ne croyez pas qu'il soit possible d'éviter l'inévitable : *Ne tiens rien pour cher car la perte de ce que l'on aime est douloureuse. Il ne connaît plus d'entraves celui qui n'éprouve plus ni attirance, ni répulsion. L'attachement est cause de douleur, l'attachement est cause de peur. Celui qui s'est libéré de l'attachement ne connaît ni douleur, ni peur* (Dhammapada, 211 - 212). L'insouciance n'est en ce sens qu'une confiance absolue en soi-même et en l'ordre des choses. Jésus ne dit-il pas également : *Ne vous souciez pas, du matin au soir, et du soir au matin, de ce que vous revêtirez.* (log 36) Il n'est pire faute de goût pour un thaï que de montrer sa colère. Se laisser aller à de tels sentiments ne sert strictement à rien et ne peut être que la conséquence d'un manque de maîtrise de soi. La colère est l'un des pires obstacles sur la voie : *Celui qui réussit à réfréner la colère qui monte en lui comme un char en plein élan, celui-là je l'appelle un vrai conducteur... Surmonte la colère par l'absence de colère et le mal par le bien* (Dhammapada, 222 - 223). Les thaïs ont su conserver cette attitude fondamentale devant la vie malgré la frénésie du monde moderne, même dans la jungle des grandes villes dont la plus connue est bien sûr Bangkok, point de départ presque obligé de tout périple au Pays des sourires.

## BANGKOK : LA CITE DES ANGES

Krung Thep Maha Nakorn Amorn Ratanakosindra Mahindraythaya Mahadilokrop Noparatana Rajdhani Burirom Udom Rajnivet Mahasatan Amorn Pimarn Avatarn Satit Sakkatutthaya Vishnukarm Prasit... « Cité des anges, éternelle capitale du Bouddha d'émeraude, grande ville inexpugnable du dieu Indra, capitale du monde ornée des neuf joyaux précieux, cité de la joie pourvue d'immenses palais royaux, porte du paradis céleste où règne le dieu réincarné, cité donnée par Indra et bâtie par Viçvakarman » Le nom officiel de l'actuelle capitale de la Thaïlande, - l'un des plus longs du monde -, est hérité de l'ancienne Ayuthaya, détruite par les

birmanes en 1767. L'emplacement fut choisi par le roi Rama I pour des raisons stratégiques, en raison de l'existence d'une place-forte, Bangkok, qui fut un temps occupée par la France. Le dessein du roi était grandiose. Il s'agissait pour lui d'édifier d'un seul ensemble une seconde Ayutthaya afin d'effacer les défaites du passé, de restaurer la gloire du royaume de Siam et de magnifier la naissance d'une nouvelle lignée monarchique.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, Bangkok n'était encore qu'une paisible mais riche Venise asiatique, respirant entre les canaux et la mer, les champs et les rizières, la paix des anges et des Bouddhas. C'est ainsi qu'elle apparut à un visiteur français en octobre 1904 : *La capitale se trouve ainsi au centre de ce merveilleux delta, sillonné de canaux naturels ou artificiels, qui est un des greniers à riz du monde... Dans la ville même et dans ses environs n'existe aucune hauteur, aucune surélévation du sol. Elle émerge à peine du milieu des rizières environnantes qui lui font une ceinture de verdure éternelle ; ses boulevards, ses rues, ses tramways, ses lignes ferrées enjambent les cent canaux qui, sur la rive droite comme sur la rive gauche, conduisent au fleuve les eaux des plaines inondées* » (E. Lunet de Lajonquière, *Le Siam et les Siamois*, p. 5).

Cette description idyllique n'a plus grand chose à voir avec l'effrayante réalité d'aujourd'hui. Les canaux ont été comblés pour laisser place à de larges avenues et la densité du trafic fait craindre à tout moment l'asphyxie. Bangkok est devenue l'une des capitales les plus polluées et les plus bruyantes au monde. La circulation est si intense que l'on serait tenté de risquer sa chance à pied si l'on pouvait éviter les véhicules qui se fauillent en tous sens, sans le moindre respect du code de la route, si du moins il en existe un. La Bangkok moderne est une ville infernale, et il y a sans doute longtemps que le dernier des anges est mort asphyxié.

Dans la fumée nauséabonde des pots d'échappement, des milliers de véhicules, d'autobus, de camions à moteur diesel dont le taux de pollution doit battre tous les records mondiaux, de voitures individuelles de luxe, de taxis climatisés ou de tuk-tuks pétaradants s'immobilisent dans des embouteillages monstres. Pour attendre dans ces conditions au milieu du bruit et de la fureur, il faut s'armer de beaucoup de patience alors que les vapeurs d'essence sont rendues encore plus insupportables par la chaleur moite. Mais la patience est bien une vertu thaïe : *Cultiver la patience est la meilleure ascèse* (Dhammapada, 184). Malgré les embarras de la circulation, on ne ressent pas la moindre agressivité comme cela est trop souvent le cas dans le climat parfois explosif de Paris ou de Marseille par exemple, où les injures et les altercations sont monnaie courante. A Bangkok, tout se passe encore avec le sourire et les policiers semblent aussi débonnaires qu'inefficaces.

La ville moderne est plate, sans charme, construite à ras de l'eau. Le béton est sale, triste et gris. Les immeubles édifiés après la seconde guerre mondiale sont laids et sans style. Les agréables maisons en bois traditionnelles sont en voie de disparition rapide. Bangkok s'étale monstrueusement et de façon anarchique. En l'absence de centre bien défini, il est difficile de s'orienter. Immensément larges et quadrillées n'importe comment, les voies principales semblent changer de nom à chaque intersection. Pour apprécier le charme de la ville, le meilleur moyen est sans doute de prendre un tuk-tuk, sorte de triporteur motorisé, qui a la préférence des thaïs pour les courtes distances.

Les conducteurs de ces engins diaboliques se lancent dans de folles courses de vitesse au moment les plus inattendus, avant de prendre un malin plaisir à s'arrêter aux feux rouges à

hauteur précise des pots d'échappement des bus et des camions dont le moteur ronfle à grands coups d'accélérateur. Parmi les conseils plus ou moins inattendus que l'on donne à ceux des « farangs » qui se risqueraient à prendre le volant à Bangkok, figure celui-ci : ne jamais utiliser son clignotant et toujours déboîter à la dernière minute sans prévenir de ses intentions si l'on veut réussir à doubler une file.

Marchander avec un conducteur de tuk-tuk relève le plus souvent de la gageure. La plupart ne comprennent qu'à grand peine quelques mots d'anglais et la lecture d'un plan est pour eux chose si difficile qu'il est plus sage d'y renoncer. Il auront par contre vite fait de trouver une astuce pour vous amener auprès de quelque baratineur chinois, déguisé en homme d'affaires, qui vous apprendra d'un air faussement désolé que le musée ou le palais que vous souhaitiez visiter est justement fermé ce jour là. Il vous conseillera d'un air désintéressé de vous rendre plutôt auprès de tel palais de l'orient où vous trouverez à des prix défiant toute concurrence (car c'est précisément le dernier jour de l'unique promotion annuelle) des rubis d'une qualité exceptionnelle (avec cette précision qu'ils sont faux bien entendu). Les touristes qui se sont risqués à ce genre d'opération sont rentrés chez eux avec entre les mains quelques cailloux sans valeur mais riches d'une expérience unique. N'auront-ils pas au moins appris à leurs dépens que c'est la convoitise qui mène le monde : *La convoitise est cause de douleur, la convoitise est cause de peur. Celui qui s'est libéré de la convoitise ne connaît ni douleur, ni peur* (Dhammapada, 216). Comme quoi les voyages sont toujours enrichissants, sauf pour le porte-monnaie !

Partir à la découverte de Bangkok n'est donc pas sans quelques risques, mais le jeu en vaut cependant largement la chandelle. La capitale compte nombre de merveilles célèbres et de trésors cachés.

On ne pourra manquer de se rendre et si possible de s'attarder au Palais royal dont toute l'architecture et la décoration expriment le profond respect des thaïs pour l'idéal du Bouddha et la personne du roi. Il ne faut surtout pas manquer de visiter les grands temples : le *Wat Po* (Temple du Bouddha couché) qui contient le plus grand Bouddha couché de la Thaïlande, immense et impressionnante statue dorée de 45 mètres de long et 15 mètres de haut, sur les pieds de laquelle sont incrustés les 108 signes de bon augure ; le *Wat Phra Kéo* (Temple du Bouddha d'émeraude) qui abrite au milieu de chedis aux spirales dorées et de bâtiments à l'architecture élancée, une mystérieuse statue ; le *Wat Arun* (Temple de l'aurore) où se mêlent les influences de l'Inde et de la Chine et dont la flèche incrustée de porcelaines multicolores reflète les rayons du soleil qui se lève. N'omettons pas non plus l'embarcadère où sont conservées les pirogues royales longues de plus de 40 m de long si richement et délicatement décorées qu'elles ne servent que pour les cérémonies les plus fastueuses.

## LES VOYAGES DU BOUDDHA D'EMERAUDE

De toutes ces merveilles, la plus célèbre et la plus chère au cœur des thaïs est sans nul doute le Bouddha d'émeraude, qui depuis des siècles est le palladium du royaume. Cette statue, faite en réalité de jade vert, mesure 75 cm et trône sur un piédestal d'or haut de 11 m. Protégée par un parasol doré à neuf ombrelles, entourée de deux boules de cristal qui symbolisent le soleil et la lune, elle est vénérée en permanence par la population. Lors du changement de saison, elle revêt trois costumes différents qui lui sont remis par le roi en personne : une tunique d'or

pailletée de diamants l'été, une robe de moine émaillée de pierres bleues scintillantes évoquant la saison des pluies, une résille d'or aussi simple que pure pendant la saison des pluies, une résille d'or aussi simple que pure pendant la saison tempérée. Prêtre et dieu à la fois, seul le roi est digne d'habiller le Bouddha : *A l'intérieur, sur les gradins qui élèvent très haut le tabernacle en cristal de l'image précieuse, ou à ses pieds devant lui, sont déposés les présents les plus divers... Toutes ces choses attestant la puissance, l'ancien renom de la patrie, sont réunies dans ce temple où le roi, les membres de la famille royale, ceux de la haute aristocratie dirigeante viennent s'agenouiller sur des nattes d'argent, prier et écouter la doctrine, remettant l'âme religieuse de la nation à la garde de son éternel protecteur* (E. Lunet de Lajonquière, *Le Siam et les siamois*, p. 18).

L'histoire réelle du Bouddha d'émeraude n'est connue qu'à partir de 1434, date à laquelle la statue fut découverte à Chiang Rai à l'intérieur d'un ancien chedi brisé par la foudre. Le plâtre qui la recouvrait ayant été fendu lors de l'accident, on s'aperçut qu'elle était en jade. Les aléas de l'histoire lui valurent quelques pérégrinations. L'éléphant royal qui la transportait ayant refusé d'avancer, elle fut d'abord déposée à Lampang puis introduite durant le XVI<sup>ème</sup> siècle au Laos, où elle resta jusqu'en 1778, avant d'être enlevée et transportée à Bangkok par le général Taksin. Faut-il préciser que les laotiens ne se sont jamais consolés de sa perte ?

Assis en posture de lotus, le Bouddha d'émeraude semble contempler l'éternité. Nul ne sait qui a pu sculpter cette merveille, ni à quel style elle appartient ou à quelle époque elle remonte, ni pourquoi elle avait été recouverte de plâtre. Était-ce pour mieux en dissimuler la valeur et l'origine ? C'est donc à la légende qu'il faut faire appel pour satisfaire notre curiosité. Il existe en effet une chronique du Bouddha d'émeraude qui aurait été découverte à Chiang Mai, transcrite sur un manuscrit en feuilles de palmier.

Cette chronique nous ramène en l'an 44 avant notre ère, dans l'ancienne capitale impériale de Pataliputra en Inde. C'est le sage Nagesena, le célèbre interlocuteur du roi Ménandre dans le *Milindapanha* (« Les questions de Milinda »), qui aurait conçu l'idée de créer une image du bouddha afin de promouvoir la diffusion de la Loi. Avec l'aide du dieu Indra et de l'architecte céleste Viçvakarman, il se procura une gemme de couleur verte qui reposait sous la garde d'un millier de génies, au sommet du mont Vipulla. Viçvakarman se rendit avec son précieux trésor au royaume des anges et ceux-ci en sept jours et sept nuits façonnèrent une merveilleuse statue. Consacrée sous les rayons de la pleine lune, elle fut baptisée Phra Keo Amarkata Sing Dieo, i.e. le Bouddha d'émeraude unique. Nagesena présenta à la statue un récipient en or contenant sept reliques du Bouddha et l'invoqua en ces termes : *Que ces reliques pénètrent à l'intérieur de ce Bouddha pour le bien de tous les êtres, que cette image dure cinq mille ans*. Les reliques disparurent à l'intérieur de la statue et Nagesena poursuivit : *L'image de ce Bouddha fera resplendir la Loi dans le monde...* Au fil des aléas l'histoire et des révolutions de palais, le Bouddha d'émeraude aurait séjourné en Inde, à Lanka, en Birmanie, au Cambodge avant d'être redécouvert en Thaïlande, contribuant ainsi de par son influence subtile à la diffusion du bouddhisme et à la prospérité des populations. Nous comprenons donc mieux les raisons pour lesquelles cette statue fait aujourd'hui encore l'objet d'une telle vénération.

Quel que soit le fondement de toutes ces légendes, le Bouddha d'émeraude garde tout son mystère. Quel artiste inspiré, de ses yeux perçants et de ses doigts agiles, sentit qu'une essence sacrée habitait la matière brute de ce bloc de jade ? Avait-il un modèle sous les yeux ou se laissa-t-il porter par une vision tout intérieure ? Ne mérite-t-il pas d'être appelé divin celui

qui façonna une telle œuvre d'art ? On pourrait rester des heures assis aux pieds de cette statue, car contempler le Bouddha d'émeraude c'est contempler la Beauté pure. Tandis que la foule bariolée des touristes passe et repasse, qu'un groupe de moines se prosterne avec foi balayant de leur robe ocre la mosaïque du sol, que quelques femmes recueillies prient en silence tout en laissant se consumer un bâton d'encens et que des enfants déballetent des offrandes de fruits ou de légumes, le Bouddha impassible et vêtu d'or semble refléter par-delà l'infini le regard de tous les êtres. C'est en chacun de soi que se trouve la réponse au mystère du Bouddha d'émeraude :

*Car ce qui nous jette à ses pieds  
circule en lui depuis le fond des millénaires.  
Négligeant notre savoir  
il pénètre ce qui nous rejette. (Rilke, Bouddha)*

## AU HASARD DE BANGKOK

Bangkok renferme encore bien d'autres trésors cachés. Il suffit parfois de se laisser guider par le hasard, de faire confiance à son intuition et de suivre les thaïlandais. La vie traditionnelle n'a pas totalement disparu et si l'on prend son temps l'on s'aperçoit rapidement que le modernisme n'est qu'un vernis artificiel. Le rythme effréné de la ville n'a pas réussi à entamer l'insouciance de ses habitants. Si l'impact de l'occident est incontestable, surtout auprès des jeunes, celui-ci n'a, pas plus à Bangkok que dans les campagnes, déraciné le mode de vie et les comportements propres aux thaïs. Prendre une barque et circuler le long des canaux (les « klongs ») encore existants est une expérience unique qui permet de découvrir des havres de silence et de calme loin de l'agitation des grandes artères. Au fil de l'eau, s'alignent les maisons en bois sur pilotis, dont certaines ne tiennent debout que par le plus grand des miracles. A une ferme de crocodiles ou à un temple hindou, succèdent un modeste commerce chinois ou un terrain vague dont la végétation luxuriante semble celle d'une véritable jungle. Des barques chargées de fruits et de légumes circulent d'un marché à l'autre, sans parler de celles dont les maîtres vous accostent pour vous vanter toutes sortes d'articles de pacotille. Le long des canaux les plus larges, de lourdes barges ventruées chargées de riz ou de produits divers se balancent au rythme lent des jours. Et l'on aperçoit tout le long du parcours des femmes faisant leur lessive dans des eaux dont la couleur n'est guère engageante, ce qui n'empêche pas les enfants de s'y baigner avec entrain.

Si l'on aime flâner sans but précis, on ne tardera guère à tomber sur quelque temple qui n'offre d'autre intérêt que d'être vide de touristes. Il fait bon alors de s'y arrêter un temps, ne serait-ce que pour méditer tranquillement et observer les gens qui vont et viennent pour brûler un bâton d'encens, implorer le Bouddha, ou tout simplement pour tirer leur horoscope ! Si l'on se lève assez tôt le matin, on peut avoir la chance d'apercevoir des files de moines en robe orange mendiant leur nourriture comme cela est la règle dans la communauté bouddhiste. A l'exemple du Bouddha, qui ne faisait d'ailleurs que suivre une coutume immémoriale de l'Inde, le moine doit se rendre de porte en porte et de boutique en boutique afin de donner à chaque laïc l'occasion d'acquérir des mérites en lui faisant l'aumône. Honorer un moine c'est honorer en lui le Bouddha et honorer le Bouddha vaut toutes les ascèses : *Qu'une seule fois on honore celui qui s'est vaincu soi-même, cet unique hommage surpasse un siècle de sacrifices* (Dhammapada, 106). Le moine ne doit d'ailleurs ni quémander, ni remercier s'il reçoit une offrande. S'il ne reçoit rien, il ne doit pas se plaindre et partir sans la moindre récrimination. Il



doit se contenter de ce qu'on lui offre et ne peut refuser aucun don sincère. On songe à la parole de Jésus : ... *si vous allez dans quelque pays et que vous marchiez dans les contrées, si l'on vous accueille, mangez ce que l'on mettra devant vous, soignez ceux qui parmi eux sont malades* (log. 14). Et c'est ainsi que depuis des siècles, le moine bouddhiste va demander l'aumône pour subvenir à ses besoins. La scène est toujours la même, dans les villages traditionnels comme dans la jungle des villes, à cette différence près qu'aujourd'hui à Bangkok, le bol de mendiant est bien souvent remplacé par un seau en plastique ou un sac de supermarché !

Si l'on se veut autre chose qu'un simple touriste avide de sensations et si l'on accepte de se laisser imprégner par le charme caché de la ville, on n'a pas de mal à s'intégrer à la population. Il suffit de manifester son intérêt pour la culture et les coutumes locales. Je me souviendrai toujours avec émotion de ma première visite à la Montagne d'or, cette colline artificielle, haute de 78 mètres, au sommet de laquelle, après avoir gravi 318 marches en spirales, on accède à un chedi doré contenant des reliques sacrées du Bouddha. Comme c'est le point le plus haut de Bangkok, la vue que rien ne vient limiter est magnifique. En ce lieu peu fréquenté par les touristes, on ressent l'imprégnation des milliers de prières qui y sont prononcées tous les jours. Monter vers le ciel donne toujours un sentiment de plénitude. La montagne est comme l'axe du monde. L'éveillé l'escalade pour manifester sa réalisation à ses disciples : ainsi Jésus délivrant son « sermon sur la montagne » ou Bouddha tenant une fleur entre ses doigts sur le Pic des Vautours. Celui qui est au sommet embrasse tout d'un seul et même regard : *Vigilant parmi les négligents, le sage accède au royaume de la Gnose. Il promène son regard sur la masse des ignorants comme l'homme des montagnes sur les gens de la plaine* (Dhammapada, 28). Telles étaient les réflexions que m'inspiraient ces lieux. Étaient-elles manifestes pour autrui ? Toujours est-il que lorsque je m'approchai de la sortie et me dirigeai vers un petit stand pour y acheter quelques cartes postales, la marchande me prit le poignet droit. Après avoir murmuré quelques prières, elle y noua un fil sacré : marque d'amitié et signe de protection, le « sai sin » est un fin morceau de coton béni par les moines et destiné à éloigner les mauvais esprits. Malgré l'obstacle de la langue, j'eus le sentiment de nous être parfaitement compris et j'y vis là un honneur et une reconnaissance de mon appartenance à la grande famille du Bouddha.

## HINDOUISME, BOUDDHISME, ANIMISME

Les thaïs ont aussi l'habitude de porter autour du cou une ou plusieurs amulettes censées porter chance, voire protéger contre les balles ou les coups de couteau. Toutes ces coutumes n'ont en apparence qu'un lointain rapport avec la philosophie austère et rationnelle du bouddhisme. En réalité, si le bouddhisme est bien la principale religion du pays, loin d'avoir effacé toute trace de l'hindouisme ou de l'animisme antérieurs à son arrivée, il n'a fait que les assimiler pour mieux les intégrer. La vie religieuse thaïe présente ainsi de multiples facettes. Bien que les moines bouddhistes à la robe jaune ou ocre soient omniprésents, sorciers animistes et prêtres brahmanes ont conservé un rôle primordial, les uns présidant au culte des esprits et les autres aux rituels : *Restée pure dans les classes cultivées, la doctrine du Bouddha n'a pu cependant chasser complètement des âmes plus simples les croyances superstitieuses, l'animisme qui fut la religion des premiers thaï... Leurs contes de sorciers, leurs histoires d'esprits bons ou mauvais, se mêlent étrangement aux épopées hindoues, aux poèmes tels que*

*le Ramayana dont se nourrit l'imagination populaire et qui perpétuent le souvenir des dieux et des demi-dieux brahmaniques* (Lunet de Lajonquière, Le Siam..., p. 52).

Les croyances traditionnelles dirigent la vie de tous les jours. Partout, et de façon plus visible encore dans les campagnes, les « maisons des esprits » (Phra Phi) s'alignant le long de la route attirent le regard. Si elles ornent le jardin ou l'entrée de toute demeure, y compris les immeubles les plus modernes et les édifices publics, elles ne représentent que la partie émergée de l'immense iceberg des superstitions les plus diverses : magie, astrologie, prémonition, géomancie etc... Le plus souvent installés sur une petite colonne, ces temples en miniature, sont le refuge de l'esprit du lieu. Les thaïs croient que les esprits sont partout présents : dans la terre, les arbres, les rochers etc... et qu'ils possèdent de nombreux pouvoirs. En Thaïlande, c'est d'abord à l'esprit qu'il faut demander un permis de construire et celui-ci ne sera accordé que si en échange du terrain qu'il occupait jusque là on lui promet à lui aussi sa maison. Et il faudra, lors de l'érection de celle-ci, tout un rituel précis ainsi que la présence d'un brahmane comme officiant. Afin d'attirer la bénédiction des esprits, les thaïs leur font tous les jours des offrandes de nourriture et couronnes de fleurs. Il existe des milliers de sanctuaires de ce type, le plus célèbre à Bangkok étant celui dédié au dieu Brahma, à l'hôtel Erawan et celui du Musée National, érigé au sommet d'une petite montagne artificielle qui représente le mont Kailash, le paradis mythique du dieu Shiva dans les Himalayas. La Thaïlande nous offre une synthèse semble-t-il harmonieuse, de toutes sortes de cultes et de toutes formes de croyances. Le pays du sourire est celui de tous les dieux comme s'il fallait un dieu pour chaque classe d'êtres humains : *Ainsi, tandis que les Rois s'affublaient du nom des anciens dieux de l'Inde et faisaient remonter jusqu'à eux l'origine de leur lignée, le peuple se répétait-il leurs aventures et, sans s'astreindre à leur culte, les perpétuaient cependant dans ses souvenirs. Sous ces habits d'emprunt subsistait toujours, du reste, les anciennes croyances ancestrales aux êtres mystérieux qui peuplaient les forêts et les eaux, à ces génies de la montagne que des offrandes continues rendaient favorables à la ville naissante, et ainsi se créait l'âme religieuse des Siamois telle que nous la retrouvons aujourd'hui* (E. Lunet de Lajonquière, Le Siam et les Siamois, p. 314).

Le Bouddha lui-même n'a jamais nié que notre monde, aussi illusoire qu'il soit, forme un tout et qu'au sein de celui-ci une infinité d'êtres intermédiaires puisse y trouver refuge : *Il y a, ô moines, les déités qui habitent le parfum des racines, ... les déités qui habitent le parfum du cœur, ... le parfum de l'aubier, ... le parfum de l'écorce, ... le parfum de la sève, ... le parfum des feuilles, ... le parfum des fleurs, ... le parfum des fruits, ... le parfum des saveurs, ... le parfum des parfums* (Digha Nikaya, II, 88). Il n'y a aucun mal à ce qu'un homme pieux honore les divinités locales et sollicite leur bénédiction là où il fixe sa demeure : *Là où le sage installe sa demeure, ... il présente des offrandes aux divinités qui peuvent se trouver là ; vénérées, honorées par lui, elles le vénèrent et l'honorent* (id.). Dans l'optique du bouddhisme, toutes les divinités ne sont en fait que des projections mentales des différents aspects de la réalité multiple. C'est le mental qui crée les dieux et les esprits. L'homme qui prie les dieux renaît dans le royaume des dieux : *A la décomposition de son corps après la mort, il surgira dans la compagnie des déités qui habitent le parfum des racines* (id.). L'homme ne devient jamais que ce à quoi il pense car il s'identifie à l'objet même de ses pensées : *Il considère les déités comme déités ; Ayant considéré les déités comme déités, il pense 'déités', il s'identifie avec les déités, il pense à la façon des déités...* (Majjhima Nikaya, Mulapariyaya, I). Chacun suit à sa mort son chemin d'ici-bas. Chacun, à chaque instant, crée son propre karma. Tel est le grand mérite de l'hindouisme comme du bouddhisme que d'avoir réussi à intégrer les croyances et les

pratiques les plus diverses, tout en les remettant à leur juste place. A chacun de décider de sa propre voie : *Ceux qui adorent les déités vont aux déités. Ceux qui adorent les mânes vont aux mânes. Ceux qui sacrifient aux esprits inférieurs vont aux esprits inférieurs et ceux qui m'adorent, c'est à Moi qu'ils accèdent* (Bhagavad Gita, IX, 25). Toute la civilisation indienne repose sur l'importance du rite, en ce sens que le véritable sacrifice n'est autre que le sacrifice du moi et véritable offrande celle de l'ego sur l'autel du Soi.

## LA TERRE NE MENT PAS

La culture thaïe est restée imprégnée de ces conceptions traditionnelles. De nombreuses cérémonies officielles sont inspirées de rituels brahmaniques, permettant à la monarchie de reprendre à son compte le modèle hindou du roi divin. L'une des plus anciennes et des plus célèbres est le « Raek Na » ou Cérémonie du Labour qui ouvre la saison de la plantation du riz. Celle-ci a lieu tous les ans lors du sixième mois lunaire, - en mai selon notre calendrier -, et ce sous les meilleurs auspices puisque la date en est choisie par les astrologues de la cour. Il appartient au roi, en tant que représentant de Vishnou, de donner l'exemple et d'attirer les bénédictions divines sur la terre nourricière. Dans son traité intitulé *Cérémonies d'état et festivals des douze mois Rama V a mis l'accent sur l'aspect éducatif que revêt une telle cérémonie : Que le roi lui-même, ou son substitut, inaugure les premiers labours sert d'exemple au peuple et l'incite à s'adonner avec zèle au travail de la terre... Un rituel entoure le geste simple du labour parce que les paysans craignent toutes sortes de calamités telles que sécheresse, inondation ou invasion d'insectes. Ils désirent s'assurer d'une récolte abondante et connaître l'avenir, espérant éviter ce qu'ils craignent et obtenir ce qu'ils désirent.*

La cérémonie a lieu sur le champ Pramane, à proximité du Grand Palais. Tout le rituel est placé sous l'invocation de Brahma, Vishnou, Shiva et d'autres dieux hindous tels que Baladeva, protecteur des laboureurs. Le roi désigne un Seigneur des Rites (Praya Raek Na) pour le représenter. Ce dernier reçoit la bénédiction de quatre jeunes femmes symbolisant les déesses chargées de transporter le riz dans des paniers d'or et d'argent. Au son des conques, une longue procession conduite par une paire de bœufs blancs se rend dans un champ protégé par trois ombrelles à cinq étages, reliées entre elles par un fil blanc symbolisant le Gange et conduisant aux statues de sept dieux. Après avoir demandé leur protection, le Seigneur des Rites trace neuf cercles concentriques. Les grains de riz sont semés dans les quatrième, cinquième et sixième sillons formés par les cercles. Lors des trois derniers, les grains sont recouverts de terre. Les brahmanes présentent alors aux bœufs sept bols contenant du vin, de l'eau, du blé, du riz, de l'herbe, des fèves et du millet. Le choix des animaux sera interprété comme l'annonce d'une bonne ou d'une mauvaise récolte.

La scène est belle. Esthétique. Emouvante. Elle symbolise les éternelles épousailles du roi et de la Terre-Mère, les retrouvailles de l'homme et de la Nature. Si son origine se perd dans la nuit des temps, nous savons qu'elle existait déjà à l'époque du Bouddha. Celui-ci y fait allusion comme ayant été pour lui l'occasion de sa première expérience spirituelle : *Il me vint à l'esprit : un jour que mon père le Sakya labourait, j'étais assis à l'ombre fraîche d'un jambosier, détaché des désirs et de mauvaises dispositions et j'entrai dans la première absorption avec toute la joie et le bonheur qu'elle comporte, mais non exempte d'attention et d'analyse. Fallait-il voir le chemin de l'Eveil ?* (Majjhima Nikaya). Plus tard, après avoir atteint le Nirvana, c'est la Terre que le Bouddha prend à témoin pour attester de sa réalisation et

anéantir les doutes exprimés par Mara, le Malin, prononçant ces paroles que tous les bouddhistes connaissent dès l'enfance : *Cette terre, résidence de toutes les créatures, est impartiale et égale pour tout ce qui est mobile et immobile ; elle est garante qu'il n'y a, de ma part, aucun mensonge. Prends-la ici pour mon témoin.* Puis, dans un geste mille fois reproduit par l'iconographie bouddhiste, le Bouddha touche de sa main droite la terre qui se met à trembler : *Alors..., la grande déesse de la terre, ... entourée d'une suite de cent fois dix millions de déesses de la terre, ayant ébranlé toute la grande terre, puis, non loin du Bodhisattva, ayant montré la moitié de son corps paré de tous ses ornements, le corps incliné, les mains jointes, parla ainsi au bodhisattva : Il en est bien, grand homme, il en est bien comme il a été déclaré par toi ! Nous voici apparues pour l'attester* (Lalitavistara, XXI, 88). Et la Déesse, dans un geste également mille fois reproduit, tord les tresses de sa longue chevelure, provoquant un déluge qui noie toute l'armée de Mara !

Seul un être exceptionnel est digne d'invoquer la Terre, la Mère. Ce n'est pas seulement le geste auguste du semeur qu'inaugure le roi en le répétant année après année. Selon une conception archaïque, le roi, en tant qu'incarnation divine, est le seul à pouvoir épouser la terre. Lui seul peut donc la féconder, s'assurant ainsi de sa prospérité. Si un quelconque manant s'avisait de précéder la cérémonie royale à une date défavorable, son acte serait assimilable à un viol aux conséquences désastreuses.

## LE RAMAKIEN

La plus ancienne allusion à ce rite se trouve dans le Ramayana sanskrit de Valmiki. Incarnation de Lakshmi et père de Vishnou, la Déesse sort d'un sillon circulaire creusé autour de l'autel par la charrue du roi Janaka (le procréateur). Appelée Sita (le Sillon), elle représente la puissance créatrice, la fortune divine : *Un jour que je labourais mon champ, du soc de la charrue sortit une petite fille. Je pris l'enfant et lui donnai le nom de Sita par allusion aux sillons que je traçais dans mon champ. L'enfant née du sol, je l'ai élevée comme ma fille* (Valmiki, Ramayana, Balakanda, LXVI, 13-15). Née de la Terre, c'est à la Terre qu'à la fin retourne Sita. C'est la Terre qu'elle prend à témoin de sa chasteté et de son innocence. C'est un sillon qui, à la fin de sa vie terrestre, l'engloutit : *Du sol surgissant un divin trône sans pareil... Tandis qu'assise sur ce trône on la voyait descendre au Rasatala (le monde souterrain), une pluie de fleurs tomba sans discontinuer du ciel sur Sita* (Uttarankanda, XCVII, 17-20). Sita est restée le modèle universel de la fidélité et son abnégation lui a valu d'être l'archétype de la vertu. Selon un proverbe thaï : *Seul un imbécile serait incapable de chérir une femme aussi belle et fidèle que Sita*.

Le Ramayana a connu une large diffusion. Rama est le roi juste et idéal et son règne long de vingt-cinq mille ans est resté synonyme de prospérité et de paix. De la Thaïlande à l'Indonésie en passant par le Cambodge et le Laos, d'admirables bas-reliefs illustrent des épisodes entiers de l'épopée, jusque dans les temples bouddhistes où ils concurrencent les scènes de la vie du Bouddha. De nos jours encore, des troupes de danseuses royales ou de saltimbanques itinérants les représentent par le mime, le chant ou la danse. Sous le nom de Ramakien, la Thaïlande en connaît de multiples adaptations. Certaines ont même été rédigées par les souverains du moment, soit des fins purement littéraires comme la version de Rama I, longue de 52 000 vers, soit en vue de représentations théâtrales comme celle de Rama II dont le texte sert toujours de référence.

Seuls les nobles et les hauts dignitaires avaient le droit d'assister à ce qui fut longtemps l'unique distraction de la cour. Le petit peuple n'était même pas autorisé sous peine de mort, à composer la moindre œuvre littéraire. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, tous les acteurs étaient des femmes, qui jouaient tous les rôles. Chaque représentation supposait 20 heures de spectacle ininterrompu. Du moins dans la version abrégée, puisque la version originale durait un mois sans interruption ! Les spectateurs ne se lassaient jamais de voir paraître les masques traditionnels de papier mâché ni les costumes brillants et richement décorés, de couleur verte pour les partisans de Ram ou blanche pour les singes du roi Hanuman combattant les troupes de Thotsakan, le démon à dix têtes.

Les souverains avaient tout intérêt à valoriser la conception hindoue de la monarchie de droit divin. Si l'on en croit les « lois de Manou », la personne même du roi est sacrée car il a été créé à partir de l'essence des différents dieux : *Et c'est parce qu'un roi a été formé de particules tirées de l'essence de ces principaux dieux, qu'il surpasse en éclat tous les autres mortels* (VII, 5). Pour le Bouddha par contre, c'est le peuple qui afin de maintenir l'ordre en son sein se réunit pour élire un représentant, appelé d'abord « mahasammata » (le grand élu) avant de prendre le titre de roi. Il y voyait donc le fruit du premier contrat social. Force est de constater que la raison d'état a fini par l'emporter sur la raison tout court. Pour bien marquer leur autorité et renforcer leur prestige, plusieurs souverains de la Thaïlande n'ont pas hésité à prendre le nom de Ram et cela est vrai encore de nos jours puisque l'actuel roi Bhumiphol, a été couronné sous le nom de Rama IX. La nostalgie du règne légendaire de Ram est telle que les thaïs ont baptisé « Ayuthaya » leur ancienne capitale, nom dérivé de celui de la mythique « Ayodhya » où vécut Ram.

Ayuthaya est l'inévitable et seconde étape de notre périple.

Yves MOATTY



## Jésus et les média

Jésus continue à susciter et à alimenter controverses et polémiques. L'actualité nous en fournit plusieurs exemples. La série d'émissions « CORPUS CHRISTI » a donné lieu à de multiples réactions. Nous publions, en sus de « EXEGESE VIDEO ET ENNUI » d'André MICHELIN, celle de Monsieur Gilbert FONTAINE parue dans le supplément du Monde daté du 26-27-4-98.

Les Editions de la Pléiade viennent de sortir le premier volume des « Evangiles apocryphes ». Cette compilation s'avère cependant des plus décevantes. Si l'Evangile selon Thomas, attestant d'un stade vraisemblablement très ancien de la tradition des logia de Jésus, figure en bonne place, la première, c'est pour être mieux noyé dans le flot des Evangiles de l'Enfance. Or ceux-ci ne sont qu'une suite d'élucubrations sur la vie imaginaire de Jésus et n'ont rien de commun avec la Gnose. Pourquoi ne pas avoir traduit l'intégralité des traités de Nag Hammadi, dont l'intérêt est tout autre ?

Le numéro 109 de la Revue « Le Monde de la Bible » pose la question « Que sait-on de JESUS ? » Il est à nouveau question de la fameuse source Q, cet écrit antérieur aux canoniques et qui, leur ayant servi de source, offre une image de Jésus vierge de toute conception théologique et même du titre de Christ : « Dans Q, l'autorité exceptionnelle de Jésus dérive de l'évidence de ses logia et de la surprise créée par ses paraboles » (p. 43). Une revue d'obédience catholique ne pouvait certes, s'avancer jusqu'à y reconnaître l'Evangile selon Thomas, qui est pourtant présenté plus loin comme « une source précieuse pour l'étude des paroles de Jésus » (p. 56). Sans se prononcer expressément sur la question de la datation, l'auteur de l'article affirme néanmoins l'ancienneté, voire l'antériorité de Thomas par rapport aux Canoniques : « Cet apocryphe doit désormais faire partie intégrante de l'étude historique des évangiles canoniques, et des formes les plus anciennes des paroles de Jésus » (p. 56). Les Metanoïas ne se plaindront certes pas d'une telle valorisation de Thomas. Nous sommes loin du rejet en bloc par l'Eglise de cet évangile au moment de sa découverte, et son intérêt est aujourd'hui admis. Nul ne peut plus prétendre ignorer les paroles de Jésus occultées pendant des siècles.

Prenons garde cependant à toutes les tentatives de récupération auxquelles ne manquera pas de se livrer une institution qui n'a jamais hésité à adorer un jour ce qu'elle avait brûlé la veille

### EXEGESE, ENNUI ET VIDEO (suite et fin)

A propos de « CORPUS CHRISTI »

Comme on pouvait s'y attendre, la vision de la seconde partie de la série télévisée débute en confirmant l'impression d'ennui laissée par la première partie. Et puis, le jeudi 9 avril, on entend, à propos de Judas, des paroles inattendues : les récits de la trahison qui figurent dans les canoniques seraient des rédactions tardives destinées à « camoufler des faits graves » concernant d'autres apôtres !...

La trahison de Judas ne serait donc nullement historique et même l'identité du disciple serait discutable ! Cela nous rappelle évidemment les thèses défendues depuis longtemps par Emile, et depuis par d'autres.

Le lendemain, vendredi 10, à propos de la résurrection, on entend des choses encore plus surprenantes, en particulier de la part du Père BOISMARD, dominicain de l'Ecole Biblique de Jérusalem : Le Christ n'est pas ressuscité au sens où on le comprend maintenant. Ces propos résument l'opinion de la majorité des intervenants de l'émission sur le fait qu'il n'est plus possible de croire ou faire croire à la réanimation du cadavre et sur le fait que ce n'est pas ce cadavre réanimé qu'ont vu ceux qui affirment avoir vu Jésus après sa mort (les douze avec Thomas, les pèlerins d'Emmaüs, etc.).

Trois questions viennent alors à l'esprit :

- Qu'ont vu ceux qui disent avoir vu Jésus ?
- Qu'a vu Paul sur le chemin de Damas ?
- Comment interpréter la parole de Paul : Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre foi est vaine...

Malheureusement, il n'y avait personne pour poser ces trois questions... et donc personne pour y répondre !...

Ceci étant, on peut se demander si nos exégètes se sont bien rendu compte de la taille du pavé qu'ils ont lancé au travers de l'écran, bien que tous leurs propos soient restés dans la dualité la plus canonique.

De son côté, la presse a réagi rapidement :

- Choquant et enthousiasmant, en tout cas, décapant. (La Croix)
- Corpus Christi ou la mise en mouvement du doute et de l'intelligence. (l'Humanité)
- La production la plus subversive de la télé française. (L'événement du Jeudi)
- Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. (Le Monde)

On a le sentiment que les réalisateurs de la série avaient l'année dernière testé le public avec des chapitres conventionnels. Devant le succès, ils ont décidé de diffuser les sujets plus délicats.

On ne peut que les en remercier puisque toute remise en question, même si elle dérange la majorité, peut être éclairante pour certains et, qui sait, provoquer une Métanoia, par exemple du côté du logion 13 lorsque Jésus demande qu'on lui dise à qui il ressemble. Après tout, n'est-ce pas cela le sujet de « Corpus Christi » ?

Chacun y va de son opinion chargée de son bagage d'ascendances et de mémoire. Ayant entendu le « Moi » de chacun, on est alors heureux d'entendre Thomas déclarer : Jamais ma bouche ne pourra dire à qui tu ressembles... (log 13). Vous connaissez la réponse que Jésus fait à Thomas, réponse qui, je crois, clôt notre débat !

André

## Christ a-t-il existé ?

Après ces douze épisodes passionnants de la Passion, on est en droit de se poser cette question, sans blasphème aucun.

Ayant écouté ces doctes docteurs dont le savoir et la compétence ne seront mis en doute par personne, fors les sots, et qui m'ont tenu en haleine pendant une semaine, la Sainte, on se

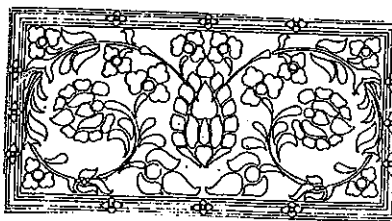
Ayant écouté ces doctes docteurs dont le savoir et la compétence ne seront mis en doute par personne, fors les sots, et qui m'ont tenu en haleine pendant une semaine, la Sainte, on se demande, perplexes, si ces honorables savants ont voulu nous convaincre ou au contraire nous mettre en garde contre une croyance pyramidale qui ne repose que sur la pointe : celle des Evangiles. Car enfin, ceux-ci, dont nous ne possédons aucun original, et qui ont été écrits et réécrits dans des langues mouvantes et difficiles par des copistes tout acquis à la cause de la nouvelle religion, contiennent de telles contradictions, tant d'anachronismes et autres contre-vérités qu'il nous est permis, comme Ernest Renan, d'abjurer si l'on est croyant, ou à tout le moins de douter. Nazareth n'existait pas lorsque parut Jésus-le-Nazaréen. Aucun historien de l'époque n'a entendu parler de Jésus ou de ses miracles ; ni Philon, ni Pline l'Ancien, ni Sénèque, ni Tacite, ni Just de Tibériade, même pas Flavius Josèphe, hormis une très courte interpolation dont tous les exégètes s'accordent à dire qu'elle n'est pas de sa main. incroyable, non ? Paul, qui avoue n'avoir jamais vu Jésus autrement que par un « rai de lumière aveuglante », ignore la crucifixion dans ses Epîtres. Origène morigène Celse l'incroyant, mais s'empresse de faire détruire son oeuvre ; nous n'avons plus rien des ouvrages de Celse. Brisons là. Il nous faudrait remplir des pages sur les incohérences des copies des Evangiles, dont toutes, d'ailleurs, proviendraient d'une seule source, celle de Thomas.

Ces philologues patentés nous ont fait savoir que Christ venait de Cristos, le messie, l'oint, le sauveur. Mais de quoi Christ nous a-t-il sauvé ? Du joug pesant des Romains ? De la religion juive ? De la destruction d'Alexandrie par l'évêque Théophile, qui n'hésita pas à brûler le Serapeum et ses centaines de milliers de manuscrits qui nous font tant défaut aujourd'hui ? Des invasions barbares ? De la boucherie de 1914-1918 ? De la Shoah hitlérienne ? Des goulags staliniens ? Des bombes atomiques sur le Japon ? Du napalm répandu un peu excessivement sur le Vietnam ? Des 38 000 navires-usines traquant les derniers poissons dans les océans ? Des incendies volontaires des forêts indonésiennes et amazoniennes ? Oui, au fait, de quoi nous a-t-il sauvé, ce sauveur ? La pointe de la pyramide ne serait-elle pas en train de s'effriter ? Et si la Raison l'emportait ?

Dernière question. Ces théologiens et autres chercheurs savants m'ont fasciné, instruit, passionné, interpellé par leurs sous-entendus. Mais pourquoi Messieurs Prieur et Mordillat n'ont-ils pas invité des chercheurs athées ? Il en existe d'excellents, tant philologues qu'exégètes. Est-ce un parti pris requis ou manifeste ? Nous eussions aimé connaître leurs avis autorisés. Dommage !

Ces conclusions, jetées à chaud, sont volontairement succinctes et n'expriment qu'une infime partie de ce que ces émissions m'ont fait ressentir. Il n'en demeure pas moins qu'il faut féliciter Arte de les avoir programmées.

Gilbert Fontaine Liancourt (Oise)





# LE DHAMMAPADA

(suite)

## XXIII - L'ÉLEPHANT

320 - Comme l'éléphant au combat endure les flèches jaillies de l'arc, ainsi supporterai-je les mauvaises paroles. Beaucoup de gens, en vérité, sont malveillants.

321- L'éléphant dressé est conduit au combat ; le roi monte un éléphant dressé. Le meilleur de tous les hommes est celui qui, s'étant dressé lui-même, supporte avec patience les mauvaises paroles.

L'éléphant symbolise dans le bouddhisme l'endurance, la force et la maîtrise de soi: *Lève-toi, commence une vie nouvelle, tourne-toi vers la Doctrine du Bouddha foule aux pieds les armées du seigneur de la Mort comme fait un éléphant d'une case de boue (Udanavarga).* Le Bouddha lui-même est appelé naga ou mahanaga, le grand éléphant. D'après la légende, il serait descendu du ciel sous la forme d'un éléphant blanc pour s'incarner dans le sein de sa mère, Maya.

Le Bouddha était réputé pour être d'une patience exemplaire. On raconte qu'un jour un brahmane se mit à le critiquer vertement. Au lieu de se mettre en colère, le Bouddha le laissa déverser sa bile. A la fin il lui dit : En as-tu fini avec tes critiques ? "Oui!" Alors tu peux les reprendre et repartir avec ! *Il est dit dans le Shodoka : Accepte les critiques et soumets-toi aux calomnies des autres. Ils finissent par se fatiguer eux-mêmes... Lorsque tu les écoutes, c'est comme si tu buvais un doux nectar...* (Ed. Retz, p. 84).

\*

322 - Excellents sont les mulets dressés, excellents sont les chevaux de pure race du Sind et aussi les grands éléphants de guerre. Le plus grand de tous est celui qui s'est discipliné lui-même.

323 - Aucune de ces montures ne peut te permettre t'atteindre la terre vierge du Nirvana ou seul pénètre celui qui su maîtriser son moi.

\*

cf versets 103-104; 178

*Je n'entasse pas de bois pour les feux ou les autels ; j'attise une flamme en moi.... Mon cœur est l'âtre, la flamme est le soi dompté.* (Samyutta Nikaya I, 169)

*Celui qui conquiert le mental, conquiert le monde.* (Gourou Nanak)

\*

324 - Il est difficile de contrôler l'éléphant Dhanapalaka lorsque vient le temps du rut. Entravé, il refuse de manger. Il se languit de la forêt des éléphants.

325 - Celui qui devient un paresseux ou un glouton se vautrant dans le sommeil, semblable à un gros porc qui se nourrit d'eaux sales, cet insensé cherchera maintes et maintes fois une matrice pour renaître.

\*

cf verset 168

*Les âmes douées de bonté accèdent à la nature divine ; celles dominées par la passion ont en partage la condition humaine ; les âmes plongées dans l'obscurité sont ravalées à l'état d'animaux : telles sont les trois principales sortes de transmigrations. (Lois de Manou XII, 40*

\*

326 - Autrefois ce mental vagabondait à sa guise où il désirait et comme il lui plaisait. A partir de maintenant, je le contrôlerai parfaitement comme le cornac avec son croc maîtrise l'éléphant en rut.

327 - Ne sois pas étourdi, garde bien ton mental. Dégage-toi du borbier du mal comme l'éléphant enfoncé dans la fange.

\*

cf versets 21 et suivants

\*

328 - Si pour s'associer avec toi, tu trouves un compagnon intelligent, de bonne conduite, mesuré, surmontant tous les dangers, va avec lui en étant à la fois joyeux et réfléchi.

329 - Si pour s'associer avec toi, tu ne trouves pas de compagnon intelligent, de bonne conduite et mesuré, va seul ton chemin comme un roi qui a renoncé au royaume qu'il a conquis ou comme un éléphant libre dans la forêt.

330 - Il est préférable de vivre seul : on ne peut s'associer avec un insensé. Que l'homme aille seul, sans faire le moindre mal, avec peu de besoins comme un éléphant libre dans la forêt des éléphants.

331 - Il est bon d'avoir des compagnons lorsque le besoin s'en fait sentir. Il est bon d'être satisfait de son sort. Il est bon, à l'heure de la mort, d'avoir acquis du mérite. Il est bon de s'affranchir de la souffrance.

\*

cf versets 207, 208, 220

*Que ta maison soit le rendez-vous des sages,  
Baise la poussière de leurs pieds  
Et bois avec avidité leurs paroles. (Rabbi José de Zerada)*

*O Kabir, reste donc en compagnie des Saints :  
Ils t'imprègnent comme l'échoppe du marchand de parfum ! (Kabir)*

*Nous allons toujours seuls, nous marchons toujours seuls. Sur le chemin du Nirvana, seuls jouent ensemble ceux qui sont accomplis. (Shodoka, Ed Retz, p. 68)*

\*

332 - Etre mère est un bonheur en ce monde. Etre père est un bonheur en ce monde. Etre reclus est un bonheur en ce monde. Etre sage est un bonheur en ce monde.

333 - Une vertu que l'on pratique tout au long de sa vie est un bonheur. Une foi fermement enracinée est un bonheur. Atteindre la Sagesse suprême est un bonheur. S'abstenir de tout mal est un bonheur.

\*

## XXIV - LA SOIF

334 - L'ardente soif de l'insensé croît comme la plante grimpante maluwa. Il saute de vie en vie comme le singe qui cherche des fruits dans la forêt.

335 - Quiconque en ce monde se laisse dominer par cette soif violente et venimeuse, voit croître sa douleur comme l'herbe birana qui envahit tout.

\*

cf versets 13 - 14

maluwa : plante grimpante parasite qui étouffe progressivement l'arbre sur lequel elle s'agrippe.

birana : andropogon muricatus ; herbe foisonnante produisant des racines odorantes (usira).

La soif traduit ici le terme pali « tanha » (en sanskrit : trishna). C'est le désir ardent et égoïste qui fait l'objet de la deuxième Noble Vérité proclamée par le Bouddha. Origine de toute insatisfaction, la soif est la cause de la douleur. Selon le bouddhisme theravada, la soif est provoquée par les trois passions que sont l'attraction, l'aversion et l'erreur. Si elle n'est pas la cause première de la douleur, la soif en est néanmoins la plus évidente. Le Bouddha ne porte là aucun jugement moral, mais un simple constat objectif. *Le désir est le fruit d'un processus parfaitement rationnel : Et qu'est-ce que la Noble Vérité de l'origine de la*

*souffrance ? C'est le désir avide donnant lieu aux nouvelles renaissances qui, lié au plaisir et à la convoitise trouve toujours ici ou là de nouvelles délices* (Digha Nikaya 22, in Parole du Bouddha, Maisonneuve, p. 31).

Cette soif est d'abord celle des plaisirs des sens. La satisfaction du désir procure un plaisir mais celui-ci nous attache encore plus au monde. Il nous entraîne ainsi dans la roue du samsara où nous ne récoltons en définitive que déception et douleur : *Tout est en flammes... Et de quel feu brûlent-ils donc tous ? Du feu du désir, du feu de la répulsion, du feu de l'ignorance* (Mahavagga).

Le désir s'applique aux cinq sens, mais également au mental (cf versets 1 et suivants). Le mental se complaît dans la jouissance d'entretenir de mauvaises pensées : *Tout homme qui regarde une femme pour la désirer a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur* (Mt 5.27). Le mental se plaît également à faire des catégories, créer des concepts, entretenir des opinions.

La soif de l'existence, c'est cette volonté de vivre qui nous fait désirer de vivre éternellement, de renaître dans un paradis. Mais disent les soufis : *Le paradis est la prison du sage comme le monde est la prison du croyant*. Désirer un paradis, c'est créer du karma puisque c'est vouloir le salut de l'ego.

Inversement, cette soif peut être une soif de non-existence. La lassitude d'être que connaissent nombre de nos contemporains doit en fait s'analyser comme un désir subtilement camouflé en apparence de non désir. Il n'en porte pas moins des fruits et enchaîne tout autant dans le cycle du samsara. La conclusion logique d'une telle analyse entraîne la condamnation du suicide.

Le désir est le principal créateur de karma, le principal responsable de la nécessité des renaissances incessantes : *Le souvenir des désirs passés insatisfaits emprisonne une énergie qui se manifeste dans la personne. Quand cette charge d'énergie est épuisée la personne meurt. Les désirs non satisfaits sont transférés sur la naissance suivante. L'auto-identification au corps crée des désirs toujours nouveaux, et cela n'a pas de fin à moins que le mécanisme de l'attachement ne soit clairement perçu* (Nisargadatta, Je suis, p. 76).

Parallèles :

*Que périssent Maya, le corps et le mental,  
Persistent les désirs, dit Kabir !* (Kabir)

*Le désir est la semence qui ramène sans cesse toutes les créatures dans la roue incessante des naissances.* (Tirouvallouvar)

*L'univers entier de la douleur est né du désir.* (Nisargadatta)

\*

336 - Quiconque en ce monde sait dominer cette soif féroce et difficile à vaincre voit sa douleur le quitter comme les gouttes d'eau qui glissent sur la feuille de lotus.

337 - A vous tous assemblés ici, voilà le conseil que je vous donne : De même que l'on creuse pour extirper la douce racine usira de l'herbe birana, extirpez la racine du désir. Ne laissez pas Mara vous détruire sans cesse, comme le courant brise les joncs sur la rive.\*

Parallèles :

*Mets fin au désir, tu mets fin aux tracés :  
Si tu es sans désir, tu es le roi des rois ! (Kabir)*

*Celui-là seul a la véritable pauvreté spirituelle qui ne veut rien, ne sait rien, ne désire rien. (Maître Eckhart)*

*Il n'y a pas ici-bas de trésor aussi grand que l'absence de désir ; là-haut également, il n'y en a pas de comparable. (Tirouvallouvar)*

*Qui ne désire rien possède tout. Qui désire tout n'a, en vérité, encore rien reçu.  
(Angelus Silesius Pélerin Chérubinique VI, 86)*

\*

338 - De même qu'un arbre abattu continue de bourgeonner dès lors que ses racines sont intactes et solides, la douleur ne cesse de revenir à nous tant que la racine de la soif n'est pas détruite.

\*

*Ses branches s'étendent en bas et vers le haut, nourries par les gounas. Les objets des sens sont ses boutons et ses racines se ramifient en bas dans le monde humain et provoquent l'action... Ayant coupé cet arbre Aswattha, aux fortes racines, avec l'arme puissante du détachement, on doit chercher le but d'où ceux qui l'ont atteint ne reviennent jamais..*

(Bhagavad Gita XV, 2-4)

\*

339 - Celui en qui les trente-six courants de la soif coulent avec force vers les plaisirs des sens, et dont les pensées sont la proie des passions, cet homme égaré est emporté par les vagues.

\*

Les trente-six courants sont les six organes des sens et les six objets des sens, en relation avec le désir des plaisirs sensuels (cama), le désir de l'existence (bhava) et le désir pour la richesse (vibhava).

Parallèles:

*L'homme ignore s'il jouira de la minute qui vient, et pourtant il entretient des pensées par millions. (Tirouvallouvar)*

\*

340 - De partout coulent les courants de la soif. La plante grimpante de la passion ne cesse de croître. Si tu vois surgir cette plante, déracine-là par le moyen de la sagesse.

de la passion ne cesse de croître. Si tu vois surgir cette plante, déracine-la par le moyen de la sagesse.

341 - Plaisirs et joies sont le lot des êtres créés. Parce qu'ils chérissent de tels plaisirs, ils les convoitent plus. Ils ne peuvent échapper à la naissance et à la vieillesse.

342 - Poussés par le désir, les hommes courent en tous sens comme un lièvre pris au piège. Solidement enchaînés, ils connaîtront longtemps encore la douleur.

343 - Poussés par le désir, les hommes courent en tous sens comme un lièvre pris au piège. Rejette donc le désir, ô Bhikkhou, si tu aspiras à te libérer des passions.

\*

Les chaînes ou obstacles (samyojanasanga) sont la convoitise, la malveillance, l'illusion et les vues erronées. Qui multiplie ses désirs pour satisfaire son ego sera dépossédé de tout et connaîtra la pire des morts : la mort spirituelle. Qui accepte de tout perdre trouvera la véritable richesse: *Si le grain ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd ici-bas la trouvera pour la vie éternelle* (Jean XII, 24).

Parallèles :

*Tout amour de ce monde est édifié sur l'amour de soi. Si tu avais abandonné celui-ci, tu aurais abandonné le monde entier.* (Maître Eckhart)

*C'est la satisfaction des désirs qui engendre la misère. La liberté vis-à-vis du désir est béatitude.* (Nisargadatta, Je suis, p 53)

\*

344. Celui qui libéré de la forêt du désir s'y adonne à nouveau, celui qui libre de la forêt du désir y retourne, - celui-là, regarde-le, bien qu'affranchi, il retourne à ses chaînes.

\*

<sup>2</sup> Ce verset repose sur un jeu de mots : le double sens du terme *vana* qui signifie à la fois forêt et désir.

\*

345 - Pour les sages, les véritables chaînes ne sont faites ni d'acier, ni de bois, ni de cordes. La pire passion est celle qui nous attache aux boucles d'oreilles faites de pierres précieuses, ainsi qu'aux enfants et aux femmes.

346. Pour les sages, les véritables chaînes sont celles qui nous entraînent vers le bas, qui nous lient et sont difficiles à délier. Ceux-là, ayant brisé ces chaînes, renoncent au monde, en se libérant des désirs et en rejetant les plaisirs des sens.

\*

*Bienheureux le ventre qui n'a conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait", dit Jésus dans un tout autre contexte (Thomas79). De telles paroles ont sans doute choqué les contemporains de Jésus ou de Bouddha. Pour les juifs comme pour les hindous, alors que la stérilité est vécue comme une malédiction, celui qui a engendré une nombreuse progéniture est de ce seul fait digne d'être honoré. Mais l'éveillé refuse de s'identifier à ce qui naît et meurt. Il rejette le devenir, le cercle vicieux des naissances et des morts. La véritable famille est non pas charnelle, mais spirituelle. Bien qu'ils soient éphémères, les liens charnels donnent à l'égo l'illusion de se perpétuer dans le devenir. Ils ne sont trop souvent qu'une projection de notre moi sur l'autre que je tente ainsi de m'approprier : *Ne pensez jamais à l'autre comme étant 'ma' femme, 'mes' enfants. A la mort, ni femme, ni enfants ne peuvent nous accompagner. Dieu est la seule vérité (Mata Amritanandamayi).**

\*

347 - Ceux qui sont esclaves des passions sont emportés par le courant du désir, comme l'araignée s'empêtre dans sa propre toile. Les sages, ayant tranché le désir, se retirent du monde, libérés du souci, laissant toute douleur derrière eux.

\*

#### Parallèles:

*L'araignée, après avoir tissé sa toile, s'installe au centre en attendant l'arrivée d'une proie. Elle ne bouge que pour attraper et boire le jus de l'insecte qui se laisse prendre dans sa toile, avant de regagner sa place. De même les créatures en proie aux passions, déformées par la haine et rendues folles par la colère, se laissent emporter par le courant de la soif qu'ils ont eux-mêmes engendré et ne peuvent plus le traverser.*

(Buddhagosa)

*Le mental est une puissance (shakti) unique dans le Soi, par laquelle les pensées nous surviennent... Tout comme l'araignée tire le fil de la toile de son intérieur même et la résorbe à nouveau en son intérieur, le mental projette le monde en dehors de lui-même et le réabsorbe en lui-même.*

(Ramana Maharshi)

\*

348 - Libère-toi du passé, libère-toi du futur, libère-toi du présent pour passer sur l'autre rive de l'existence. Lorsque ton mental est totalement libéré, tu ne seras plus soumis au cycle des morts et des naissances.

\*

L'éveillé est non-né..Il a cessé de s'identifier au corps, à ce qui doit disparaître. Sachant qu'il est Cela, il n'est plus soumis à la naissance, ni à la mort : *Avant qu'Abraham fut, Je suis* dit Jésus. Il vit en dehors du temps, dans un "éternel présent". Il est complètement "ici et maintenant", comme disent les maîtres Zen. Mais cette intuition de l'instant ne doit pas

devenir un simple cliché, un concept de plus. C'est pourquoi le Bouddha ajoute : *Libère-toi aussi du présent.*

Parallèles:

*Laisse passer le temps, agrippe-toi au présent: Accoutume ton mental à agir simplement !*

(Kabir)

*La sainteté réside dans l'instant et l'impureté dans le passé. (Ibn Arabi)*

*Le mental se rétablira de lui-même quand vous aurez rejeté toute inquiétude du passé et du futur, et que vous vivrez entièrement dans le maintenant.*

\*

349 - Le désir ne cesse de s'accroître en celui qui est perturbé par les pensées, dominé par les passions, en quête de ce qui est plaisant. Il se forge ainsi une chaîne de plus en plus lourde.

\*

Parallèles:

*Quand l'océan des pensées est agité par le vent du désir, il ne peut refléter Dieu.*

(Ramakrishna)

\*

350 - Celui qui se plaît à apaiser ses pensées, qui prend garde à ce qui est impur et qui est toujours attentif, celui-là à coup sûr écartera, non, il tranchera les liens de la mort.

\*

Parallèles:

*La lumière de la lampe dissipe les ténèbres.  
Et ton mental en paix te révèle l'inconnu.*

(Kabir)

*Ce corps est une maison de passage. Lorsqu'on nous le demande, il faut quitter les lieux. Construisons avant la mort notre propre demeure afin de ne partir que pour vivre dans la Béatitude éternelle.*

(Mata Amritanadamayi)

\*

351 - Celui qui a atteint le but, qui est sans peur, sans désir, sans péché, celui-là a arraché les épines du devenir, il n'aura plus à reprendre corps.



352 - Celui qui est sans désir et qui ne s'agrippe plus à rien, habile à comprendre le sens réel des mots et connaissant l'ordre des lettres, celui-là n'aura plus à reprendre corps. Il est appelé un grand sage, un grand être.

353 - Je suis celui qui a tout conquis, je connais le tout, je suis celui que rien ne souille. J'ai renoncé à tout. Ayant détruit la soif, je suis totalement libre. Ayant tout pénétré par moi-même, qui donc pourrai-je appeler mon maître ?

\*

Selon le Buddhaghosa, le Bouddha aurait prononcé ces dernières paroles en réponse à la question du brahmane Upaka qui, sur la route de Bénarès, lui avait demandé qui était son maître. Le Bouddha proclame son omniscience. Il ne peut donc être que son propre maître. Dès lors que la projection illusoire du petit "je" s'est dissipée en lui, il reste le seul à pouvoir véritablement dire "Je". Quiconque, autre que Dieu, dit 'je' est un satan, proclament les soufis. Maître Eckhart dit de même: Ego, le mot je, n'appartient à personne sauf à Dieu dans son unicité. Lorsqu'un Al Hallaj s'écrie Je suis Dieu il fait preuve de l'humilité suprême. Il est en effet mort à son moi et c'est Dieu qui s'exprime par sa bouche. Comme l'explique Rumi : Celui qui dit: Je suis Dieu, s'est anéanti. Il dit: Je suis Dieu, c'est-à-dire: je ne suis pas. Il est tout, rien n'a d'existence que Dieu. (Fihima-fihima, 11)

\*

#### Parallèles :

*Je ne suis pas ton maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée (log. 13).*

*Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi (log. 77).*

*Je suis la vie de toutes les vies. Je suis le pouvoir de tous les pouvoirs. Je suis plus grand que le plus grand et plus petit que le plus petit.. en Lui, pas de moi ou de toi. C'est le silence... (Swami Ramdas, Présence de Ram, A. Michel, p. 102)*

\*

354 - Le don du dharma surpasse tous les dons. La saveur du dharma surpasse toutes les saveurs. Les délices du dharma surpassent toutes les délices. La destruction du désir entraîne la fin de toute souffrance.

\*

*le don du dharma : dhammadana, au sens restreint l'instruction donnée dans le bouddhisme ; au sens large, toute parole de vérité.*

Lorsque la renommée du Bouddha commença à se répandre, son père, le roi, l'invita à lui rendre visite. Il accepta l'invitation, mais son arrivée choqua tout le monde. Au lieu de faire une entrée triomphale, il arriva à pied, vêtu très pauvrement et passa la nuit dans la forêt avec ses disciples plutôt que de venir au palais. Lorsqu'il rencontra son père, le Bouddha lui expliqua alors qu'il lui faisait en réalité un cadeau inestimable : le don du dharma. Dans un court sutra, le Bouddha explique aux moines qu'il existe deux sortes de dons: *Il y a deux*

dons. Quels sont ces deux ? Le don de la Loi et le don des biens matériels. Moines, de ces deux dons, le plus élevé est le don de la Loi. C'est pourquoi, moines, entraînez-vous constamment au don de la Loi. (J. Eracle, Paroles du Bouddha, Seuil, p.97)

Parallèles :

*Qui a plus à donner que le Guru ?  
Qui a plus à mendier que le disciple ?  
Ce que donne le Guru,  
C'est toute la richesse des trois mondes ! (Kabir)*

*Que la parole du Maître pénètre le coeur et le disciple voit le trésor comme dans sa propre main. (Saraha)*

\*

355 - Les deux richesses entraînent la perte de l'insensé, non celle de ceux qui cherchent l'autre rive. L'insensé qui aspire aux richesses court à sa perte et entraîne celle d'autrui.

\*

cf versets 151, 171

Peut-on à la fois suivre la voie du monde et celle du dharma ? *Il n'est pas possible qu'un serviteur serve deux maîtres, dit Jésus (log. 47). Peut-on rechercher richesses, plaisirs, honneurs et en même temps trouver la vérité ? Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux (Mt 19.24 ; Mc 10. 24 ; Lc 18. 25). Le mental est attiré par l'éclat et le clinquant et l'homme ne cesse de chercher toutes sortes de paradis artificiels dans l'argent dans la drogue ou encore dans le délire de lendemains meilleurs, ici-bas ou dans le ciel. Tout ce qui permet de satisfaire l'ego est aussi irréel, inconsistant que lui. L'homme, ignorant son origine comme sa fin, assoiffé de modes et de changements, rêve toujours de monter sur quelque trône bancal et se laisse ainsi emporter par le courant du devenir : Pourquoi battez-vous la campagne ? Pour voir un roseau agité par le vent et pour voir un homme ayant sur lui des vêtements délicats ? Là sont vos rois et vos grands ; ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité (log. 78).*

\*

356 - La mauvaise herbe est une tare pour les champs et la passion est la tare de l'homme. L'offrande faite à ceux qui sont libres de la passion porte donc beaucoup de fruits.

357 - La mauvaise herbe est une tare pour les champs et la haine la tare de l'homme. L'offrande faite à ceux qui sont libres de la haine porte donc beaucoup de fruits.

358 - La mauvaise herbe est une tare pour les champs et l'illusion la tare de l'homme. L'offrande faite à ceux qui sont libres de l'illusion porte donc beaucoup de fruits.

359 - La mauvaise herbe est une tare pour les champs et le désir la tare de l'homme. L'offrande faite à ceux qui sont libres du désir porte donc beaucoup de fruits.

\*

Un pauvre tisserand qui ne possédait plus qu'un minuscule fil de chanvre eut un jour l'idée d'en faire don au Bouddha. Ce dernier s'en servit pour recoudre son manteau déchiré. Il remercia son donateur en récitant cette stance : *Parce que maintenant tu m'as rencontré, tu as pris sincèrement refuge et m'as fait un don inspiré par la foi. Dans l'avenir, tu deviendras un Bouddha* (J. Eracle, Parôles du Bouddha, Seuil p. 115).

Yves MOATTY  
(à suivre)



### L'Esprit de vérité

Lorsque la sensation d'étouffement atteint un pic d'intensité, l'esprit souffle en disant : « Je veux la vérité », c'est un premier grand bol d'air pur qui marque un départ. Cela commence par un état des lieux : Ce corps souffre. La souffrance est de 2 ordres : celle de l'ego ou de la personne qui est freinée dans son développement. Cependant il n'est pas conseillé d'arracher l'ivraie car celui qui voudrait le faire n'as pas la compétence. Cette souffrance - là doit être vue. Elle est localisée dans la tête (vanité), autour du souffle (éducation, interdits) et le corps entier en témoigne. La deuxième souffrance est plus intime, c'est la privation de quelque chose, d'inconnu alentour, quelque chose de subtil qui n'est éclairci et découvert qu'au bout d'un cheminement solidement fondé. Elle est en même temps promesse. « Je veux la vérité » située et fondée en soi-même la référence et le jugement destituant au passage ceux venus de l'extérieur. L'ouverture de toutes ces paupières superposées découvre une vision dont l'intelligence ne peut se partager avec le premier venu. Je garde le secret, car je devine une hostilité latente aux raisons de mon émerveillement. La vision ne ménage pas le psychisme humain si lourdement constitué. Sa tendance unanime à vouloir ne pas voir est évidente. Je prends conscience de m'engager sur un chemin secrètement maudit des hommes, parce qu'il leur est inaccessible ; En vérité c'est la voie qui me choisit et non l'inverse. Tout psychique se comporte inconsciemment comme un chien couché dans la mangeoire des bœufs pour celui qui veut la vérité ultime et ne l'a pas encore. Le premier ne vit pas et œuvre à perpétuer sa non-vie, le second veut vivre et meurt pour cela.

Christian ROUX

# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

## L'instrument de ma révélation

Ce corps est l'instrument de ma révélation. Il fonctionne parfaitement à partir du moment où est supprimée l'apparente distance entre la fausse identité et l'identité véritable.

Mon verbe exprime ma suprême réalité. En disant : *il n'y a que moi*, j'abolis tout ce qui prétend à une existence séparée, mais je ne supprime pas la croyance illusoire : le mirage demeure.

Je peux vivre consciemment la présence de moi-même que dans l'effacement de la créature. Ce n'est qu'à partir de l'instant où elle ne se voit plus distincte de moi que je peux sans entrave me révéler à moi-même.

En maintenant l'entité de la personne, le psychique se condamne à m'ignorer, car je me voile aux regards de ceux qui se veulent différents de moi.

Ainsi, tandis que je m'occulte au psychique, je me révèle au gnostique qui s'est trouvé lui-même en découvrant que lui et moi c'est le même. D'un côté, dépendance subie, tantôt consciente, tantôt inconsciente, du sujet envers son créateur, et de l'autre, évidence de l'unique présence grâce à la disparition du seul écueil à la vision unitaire, le moi séparé, disparition qui permet au verbe de se reconnaître lors de la rencontre du gnostique avec lui-même, celui-ci n'étant autre que moi.

Il n'y a plus dès lors qu'un seul pronom pour désigner le verbe unique : JE SUIS. Les moyens d'expression demeurent mais absolument appropriés au seul sujet. Aucune substitution n'est désormais possible. L'absence face à la présence est totale ; pas d'ambiguïté : je vois, j'entends, je sens, je palpe, j'aime. Ce corps perçoit et révèle, mais c'est moi qui me vis et me célèbre à l'exclusion de tout autre que moi. Celui qui croyait être un interlocuteur respectueux, docile, aimant, a disparu de son plein gré. Dans sa contemplation, il s'est défait ; dans sa félicité, il s'est quitté. Quand il dit : ma vue, mon ouïe, ma main, mon pied, mon cœur, il n'y a plus de méprise. Etant la source unique de la perception, je suis aussi le parcours qui me permet de savourer mon inépuisable fécondité sans dévier de mon inéluctable unité.

Emile GILLABERT

## RENCONTRE

La rencontre de juin avait pour thème :

- Le logion 107
- Intuition, chemin de la Connaissance.

Dans le Cahier Metanoïa n° 4, Emile avait commenté de la sorte le logion 107 : *Cette parabole en passant de l'Evangile selon Thomas aux Evangiles canoniques a subi le même traitement que celle du pêcheur avisé. La brebis qui symbolise, comme le bon et gros poisson, l'Absolu auquel on sacrifie tout, est devenue dans le contexte des synoptiques la brebis égarée (Mt 18. 12-14 ; Lc 15. 1-7) que le bon Pasteur cherche pour la ramener au bercail. Le berger ramène la brebis dans le troupeau, car c'est le troupeau sous la houlette du berger qui est dans la norme. Hors du troupeau, pas de salut, ce qui deviendra : hors de l'Eglise pas de salut. Dans l'Evangile selon Thomas, c'est le berger qui abandonne tout le troupeau - imaginons un peu le sacrifice que cet abandon représente -, comme le pêcheur sacrifie les petits poissons. Le berger et le pêcheur font « le deux Un ». Dans les synoptiques, l'inversion est complète : l'objectif, c'est rejoindre le multiple, c'est opter pour la quantité. Or opter pour la quantité, c'est sacrifier la qualité. On peut dire en mesurant ses termes que le christianisme - comme le capitalisme et le marxisme qui en sont issus - est basé sur la loi du nombre, alors que le vrai message de Jésus est une constante invitation au retour à l'Un. Il ne reste plus dès lors qu'à citer le dernier verset du logion 8 : « que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! » (Cahiers n° 4, décembre 1975, p. 24)*

Les 99 symbolisent la multiplicité qu'il nous faut laisser, abandonner, rejeter pour chercher et trouver l'Un. Lui seul a de la valeur, mais pour le découvrir, il faut accepter de tout perdre.

C'est à une véritable épreuve que nous invite Thomas. Cette épreuve est celle de la quête, de la recherche de l'Absolu. Le chemin initiatique suppose une totale dépossession du moi pour ne laisser place qu'au Soi : *Heureux celui qui a connu l'épreuve, il a trouvé la vie. (log 58)* Le gros poisson, le gros mouton sont autant de représentations de la Réalité Suprême, de cette source de Vie à laquelle Thomas s'est désaltéré et grâce à laquelle s'identifiant à Jésus, il est devenu son Jumeau.

Trouver l'Un, boire à la source c'est se mettre nu, se dépouiller de tous ses vêtements comme le petit enfant, téter comme lui le lait virginal, bref ôter tous les masques, laisser tomber notre personne, perdre la tête pour laisser place à notre visage originel, à notre Visage d'avant la naissance.

*Si pour trouver le Maître, il faut donner ta tête  
Ne marchande pas. (Kabir)*

L'ascèse intérieure à laquelle nous invite Jésus consiste à plonger dans la solitude du monakhos pour trouver l'interprétation de ses paroles grâce à laquelle nous ne goûterons plus de la mort. Et pour cela, il n'existe qu'une seule méthode, qu'une seule voie. *Celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher jusqu'à ce qu'il trouve. (log 2)*

Dans cette quête, je dois me débarrasser de tous les fardeaux : religions, relations, concepts, préjugés jusqu'à mon propre nom et ma propre forme. Tout ce qui me disperse doit être rejeté à la mer. Mais nier les dogmes et les institutions, récuser mon père, et ma mère ne signifie nullement détruire physiquement l'humanité, ni même dénigrer les êtres qui la composent. Seules les religions et les idéologies de tous bords peuvent se laisser aller à de tels excès. Il suffit tout simplement que je me rende compte à quel point toutes les idées qui m'ont été imposées et qui se sont superposées dans mon mental sont un frein sur le chemin, un voile qui m'aveugle. Les pensées m'envahissent comme la coupe de thé qui déborde dans un célèbre koan zen. Mais je ne me suis jamais laissé envahir que par mon propre ego. Après tout, ne me suis-je pas moi-même occulté que pour mieux trouver un prétexte à ma propre auto-révélation ?

Même les extases, les visions sont des pages qui m'enferment encore plus dans le monde de la manifestation. Si je vois Dieu, c'est que j'invente une réalité extérieure à moi. Il fabrique un Dieu à mon image et je me crois dès lors son prophète et le seul détenteur de la vérité. Telle est la source de tous les fanatismes. Tel est sans doute le cas de Paul de Tarse sur le chemin de Damas. Aveuglé par la haine, il voit paraître devant lui dans une vision éblouissante le Christ qu'il persécute. On devient ce à quoi l'on pense, que ce soit par excès d'amour ou par excès de haine.

Non dit le gnostique, il faut tout rejeter même la plus belle des images. *Si tu vois le diable, tue le diable. Si tu vois le diable, tue le diable. Si tu vois le Bouddha, tue le Bouddha* dit Lin-Tsi. Même Ramakrishna ne peut accéder à la Vacuité, à l'Eveil Suprême qu'après avoir décapité la Déesse qui lui barrait le chemin. Et Ramana Maharshi dira à Poonja : *Qu'as-tu à faire avec ces dieux qui vont et qui viennent ? Plonge-toi dans la Réalité sans forme qui ne va ni ne vient.* Dieu est l'ultime obstacle, Je suis le premier et dernier concept. La connaissance n'apparaît pas, seule l'ignorance disparaît. On ne trouve que ce que l'on cherche et chacun trouve le Maître qu'il mérite.

Sur la Voie seule l'intuition m'indique le Soi. L'intuition est une « connaissance directe », une « vision directe de Dieu ». L'intuition suppose une suspension du mental et une confiance absolue. Un total « lâcher prise ». C'est inspirer sans se poser de questions, laisser parler en Soi autre chose que l'ego, c'est-à-dire laisser agir le Soi.

L'intuition est semblable à ce petit enfant blotti sur le sein de Poonja, que la vieillesse physique n'empêche pas d'être lumière, merveilleux symbole de la confiance dans les bras de la connaissance.

Et c'est parce que Nisargadatta a eu totalement foi dans les paroles de son maître qu'il les a réalisées : *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort.*

Même si elle est le fruit apparent d'une longue préparation, l'intuition est spontanée, totale, brutale, irréversible. Je ne sais rien. Je connais tout. Le savoir sollicite la mémoire. La connaissance sollicite l'attention, mais une attention sans intention. La science, ni la durée n'apportent rien. La Gnose est une formidable introversion sur le Soi intérieur, une lumière qui dissipe toute confusion. Lorsqu'on lui pose une question, l'éveillé répond toujours directement, spontanément, sans réfléchir : *Le mental reste silencieux. Je ne sais pas si je me sers du mental pour communiquer. Rien ne peut décrire ce qui est au-delà de toute description,* dit Poonja qui ajoute : *Contemplons nos visages. Alors nous nous reconnaitrons.*

Le Maître lui-même doit se servir de mots pour parler de l'Absolu, pour définir l'indéfinissable, pour nommer l'innommable. C'est pourquoi le Bouddha préférerait ne pas s'attarder aux questions métaphysiques susceptibles d'engendrer de nouveaux concepts, de nouvelles interprétations. Le plus important pour lui était de montrer le chemin. A moi de saisir le message, car le Maître ne peut réaliser l'Eveil à ma place - le plus grand des Gourous ne peut rien me transmettre - En effet : *la Connaissance ne se transmet pas, seule l'ignorance se transmet*, disent les taoïstes - Le Maître peut conduire la vache jusqu'à l'abreuvoir, mais non la forcer à boire si elle n'a pas soif.

Par l'œuvre qu'il nous donne l'artiste nous permet de communier avec lui, de participer à l'émerveillement qui est le sien devant la beauté pure. L'œuvre d'art a le pouvoir de révéler en moi un état de non séparation, de non dualité. Un seul instant de vacuité pure permet de regarder au loin et de laisser faire. Il n'y a plus rien qu'une main qui peint ou qui danse sur le clavier du piano.

Dans le tir à l'arc, il n'y a aucune personne qui tire de flèche. Il y a Cela qui agit et atteint une cible qui n'est autre que cela - le pratiquant des arts martiaux, après avoir maîtrisé toutes les techniques, doit les abandonner afin de pouvoir parer immédiatement et spontanément toute attaque, sans la moindre intervention du mental.

La plupart des disciples cherchent un Maître pour obtenir de lui de nouvelles béquilles. L'Eveillé ne peut que nous retirer toutes nos béquilles - la Gnose nous fait tout perdre jusqu'à nos dernières illusions, jusqu'à notre ego - Seule la peur peut nous retenir encore au bord de l'abîme. Mais si nous nous laissons aller, alors définitivement nous n'aurons plus peur, ne cesse de répéter Jésus, et nous serons émerveillés.

Plus besoin alors de protection extérieure, plus besoin de se prendre pour quoi que ce soit, même pour un renonçant, plus besoin de courir avec la foule des schizophrènes pour se mettre sous l'ombre du premier paranoïaque venu. Je ne cours plus aucun danger puisque je n'ai désormais plus rien à perdre. M'étant totalement vidé de moi-même, il n'y a désormais en moi de place que pour Lui : *Autre que Lui n'est pas*, écrit Balyani. *Tous les attributs ont été substitués par Allah. Il n'est rien si ce n'est Sa Face.* N'ayant plus de moi qui puisse s'exprimer, je suis suffisamment humble pour pouvoir proclamer *Je suis la Vérité - Je suis Brahman - Je suis Cela.*

J'ai trouvé le trésor véritable qui ne périt point et que la mite ne peut atteindre. Le gros mouton était depuis toujours sur mes épaules mais je ne le voyais pas. Le gros poisson était là, seule la friture me le cachait : *Le pêcheur s'arc-boute et voilà le bon et gros poisson parmi les autres. Dire son nom est impossible, car ce poisson est l'Innommé, l'Indicible, l'Ineffable. C'est le Poisson venu d'on ne sait où.*

*Le pêcheur n'en revient pas. Il lui semble que le Poisson est là depuis toujours. Est-ce le pêcheur du reste qui est allé vers le Poisson ou le Poisson vers le pêcheur ? Cela, il ne le sait pas, il ne le saura jamais, car le passé est mort et la question appartient désormais au monde de la division. La stupéfaction a fait place à l'émerveillement à un élan irrésistible où l'amour abolit toute distance. Poisson, mer, pêcheur, devenus une seule et même chose, sont désormais indissociables. Tout ce qui a pris forme retourne à l'Informel. La mer, cette grande*

*nourricière, n'est-elle pas à la fois le lieu de toute création et de toute réintégration ? Création et réintégration, les deux mouvements fondamentaux du rythme cosmique. L'homme n'échappe pas à cette loi biologique. Mais il a la faculté de passer du plan phénoménal au plan nouménal. Et s'il fait le deux Un, il peut dire avec Jésus : « Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi (log. 77) (Emile GILLABERT, Cahiers n° 4, p. 23).*

Tous les participants du dernier séminaire se sont accordés pour reconnaître qu'Emile, de par sa seule présence, distillait un parfum particulier : celui de l'Amour Absolu, de la Gnose Suprême. Comme une simple brise, fraîche et pure, mais capable de tout emporter. S'il ne fallait garder qu'une chose des paroles d'Emile, gardons-en la saveur indéfinissable - Nul ne peut dès lors nous trouver en ce lieu où il n'y a plus désormais ni masculin, ni féminin, ni homme, ni femme ; ce lieu où il n'y a plus personne, plus rien si ce n'est l'Un.

Yves Moatty



## **COURRIER**

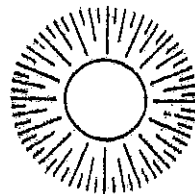
A propos du logion 106 (Cahiers 93)

### Fils de l'homme

Cette expression assez troublante, employée également au logion 86, semble en contradiction avec l'appellation « fils de prostituée » du logion précédent (105). Mais Rumi est éclairant à ce sujet : « De ton corps, comme Marie, fait naître Jésus sans père : il faut naître deux fois, une fois de la mère, une autre fois de soi-même ». Ceci est à rapprocher du logion 29 -4/5 : « mais si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles ».

Si l'homme fait le deux un, il engendre le Tout en lui et devient père de ce nouvel homme, donc fils de l'homme.

Léon B.





## AMOUR

J'ai fait un rêve sinon transcendant (mais aucun rêve n'est transcendant !) en tout cas efficace car, réveillé juste après, je constatais que je me trouvais dans un état bienheureux. Ce rêve était d'amour. Une jeune femme et moi-même, nous nous aimions en silence. L'échange du regard était le moyen par lequel le sentiment, par ailleurs permanent, était le mieux attisé. Nullement passionnel, cet amour était complicité et reconnaissance, n'ayant pas besoin de mots. Nous étions entourés de personnages avec lesquels nous participions aux activités ordinaires, qui semblaient être « comme un rêve » (!), tandis que le sentiment partagé avec l'aimée nous donnait à tous deux force et insatiable bonheur tranquille, et prédominait.

Le matin pointait au travers des persiennes et la conscience diurne vint à la surface : on était samedi et les pensées des tâches à exécuter pendant cette nouvelle journée apparurent sur l'écran de ma conscience.

Cependant j'avais capté le monde onirique étant déjà réveillé ou presque et je me plus à le cultiver quelques instants encore pour mieux m'apercevoir à quel point le corps vivait vraiment le sentiment rêvé. Le souffle ample et lent introduisait comme dans toutes les cellules un fluide euphorisant. Un sentiment de totale sécurité et un abandon serein se mêlaient à la joie. C'est pourquoi je peux dire que, s'il s'agit bien d'un rêve pour ce qui est des images, il s'agit aussi d'une « réalité » (au sens relatif de l'existence) puisque le corps l'a vécu.

Cependant ce rêve était trop beau (vraiment ? ?). En effet, étions-nous vraiment deux ? La jeune femme et les autres personnages étaient-ils bien là, je veux dire en tant que personnages se considérant distincts comme c'est le cas dans l'existence, avec émission permanente de la « vibration séparatrice », ou bien n'étaient-ils que des émanations de mon mental pacifié (c'est bien sûr évident), seulement des êtres obéissants au Père, des non-personnages ?

Bien sûr la jeune femme et moi-même ne sommes pas deux personnages, il s'agit bien de moi-même et de moi-même. Un rêve est un rêve. Mais l'amour est omniprésent. L'état physique observé au réveil est bien le même que celui qu'induit dans ce corps l'expérience de l'état naturel dans lequel je cesse totalement de jouer aux formes et aux apparences pour n'être joyeusement plus rien, pour être alors, tout en n'étant rien, la merveille d'être.

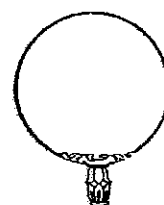
Mais enfin, n'est-il pas charmant que l'amour humain, sous la gracieuse forme d'une femme, représente ainsi l'amour divin ? Il n'y a tout simplement qu'un amour, que chacun interprète et associe à défaut de le vivre nu. Le vivant, chacun alors s'exalte, reconnaissant là un sommet. Il n'y a qu'un amour, qui est énergie, et qui anime toute chose. L'homme le découvre lors de la rencontre amoureuse humaine, et plus rarement lors de la découverte de l'être Unique. Mais il ne le reconnaît pas lorsque à tout instant, cette force le fait aller et venir, et sans laquelle il cesse d'exister. Lorsque son intensité diminue, il s'ensuit une des plus terribles maladies qui affecte le genre humain, la dépression. Qu'y-a-il en effet de pire que de se mal aimer soi-même ?

La vie de celui qui n'a pas connu l'amour est vaine, dit-on. Cependant, puisse-t-il découvrir que, même si l'occasion de le dévoiler par l'amoureuse rencontre humaine ne lui a pas été donnée, il n'a jamais cessé d'y être immergé et d'en être pétri.

Christian

# POESIES

nuages de claire lumière  
jeux de vagues sur l'azur  
tant d'astres tombent en grappes  
de la boîte à bijoux



qu'ils font ployer les branches  
du vieux pêcher en fleurs  
plus pâle sous la lune  
que la neige en pétales

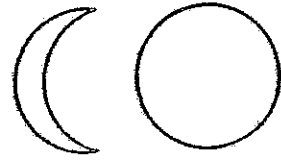
à la cascade blanche  
offre-moi ton sourire  
que je goûte sur tes lèvres  
la saveur du miel vert

le cristal de ton rire  
s'éternise un instant  
afin que m'indiffèrent  
les parfums de la nuit

Yves

chaud devant

Sourd aux lieux communs  
je m'empare de ce royaume  
à jamais vacant



S'y trouve l'aplomb  
d'ouvrir la bouche  
hors du sens commun

Doutant sérieusement de lui-même  
le deux a renoncé à mourir

Je parcours ainsi l'indéfinissable  
et insensible distance du non-être  
à l'être et goûte l'infondé du  
bonheur absolu.

Oh ! mon frère  
me diras-tu qui tu es  
tu tiens le miroir  
de la prunelle de mon œil  
où disparaît ton ombre

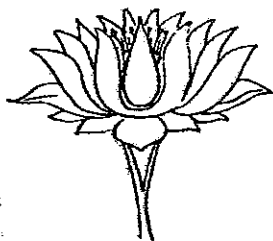
Comment te reconnaître ?  
le feu joue avec ton image  
mais jamais ne verra  
son reflet dans tes yeux  
à moins que tu ne brûles  
dans le même incendie.

Louis-Marie

Et revient l'espoir  
de pouvoir polir encore  
jusqu'à épuisement improbable des vagues

Mais de ces mots par le soleil  
ne resteront que des oiseaux de cendre

Jacques



## Candeur

Pour aller et venir  
jouer et me délasser  
chanter et m'entendre  
dans le roulement de moi-même  
j'obéis à ma seule impulsion

Souveraine  
est ma spontanéité  
et désarmante  
ma candeur

Pourtant ma pudeur est extrême  
Je suis sans défense  
et en même temps  
à jamais prémuni  
contre le voyeurisme des hommes  
Mon voile est opaque  
et constant  
les regards indiscrets  
ne sauraient atteindre à ma pudeur  
car le homme ne me voit pas  
Tout serait dit

s'ils n'avaient la prétention de me voir  
Mais ce qu'ils croient voir de moi  
n'est pas moi.

Il n'y a pas erreur sur la personne  
il y a méconnaissance de l'être  
C'est parce qu'ils m'ignoient totalement  
que je me voile absolument  
Jamais mon image ne peut tenir lieu  
de ma présence

C'est bien qu'il en soit ainsi  
sinon ils seraient fondroyés  
à tout jamais dès l'instant

8 sept. 93